LE VICOMTE DE CHATEAUBRUN

LE

CAPITAINE PILLAVIDAS

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Les Amours d'Espérance, par Auguste Maquet, collaborateur d'Alexandre Dumas. 5 vol. in 8.
Les Vautours de Paris, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.
Madame Pistache, par Paul Féval. 2 vol. in-8.
La Tombe-Issoire, par Élie Berthet. 4 vol. in-8.
Le Comte de Sallenauve, par H. de Balzac. 5 vol. in-8.
Les Amours de Vénus, par Xavier de Montépin. 4 vol. in-8.
La Dernière Favorite, par madame la comtesse Dash. 3 v. in-8.
Robert le Ressuscité, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.
Les Tonnes d'Or, par le vicomte Ponson du Terrail. 4 vol. in-8.
Les Libertins, par Eugène de Mirecourt. 2 vol. in-8.
La Famille Beauvisage, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.
Un Roué du Directoire, par Eugène de Mirecourt. 2 vol. in-8.
Le Député d'Arcis, par H. de Balzac. 4 vol. in-8.
Mercédès, par Madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.
Blanche de Savenières, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.
La Fille de l'Aveugle, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8.
Le Château de La Renardière, par Marie Aycard. 4 vol. in-8.
Roch Farelli, par Paul Féval. 2 vol. in-8.
La comtesse Ulrique, par le marquis de Foudras et Constant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*, etc., etc. 4 vol. in-8.
Les Catacombes de Paris, par Élie Berthet. 4 vol. in-8.
La Tour des Gerfauts, par le vic. Ponson du Terrail. 5 v. in-8.
La Belle Gabrielle, par Auguste Maquet, 5 vol. in-8.
La dernière Fleur d'une Couronne, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.
Madame de la Chanterie et **l'Initié,** par H. de Balzac. 3 vol.
Laurence de Montmeylian, par Molé-Gentilhomme. 6 vol. in-8.
Le Garde-chasse, par Élie Berthet. 3 vol. in-8.
Le Beau Laurent, par P. Duplessis, aut. des *Boucaniers*. 4 v. in-8.
La chute de Satan, par Auguste Maquet. 6 vol. in-8.
Rigobert le Rapin, par Charles Deslys, 4 vol. in-8.
Le Guetteur de Cordouan, par Paul Foucher. 3 vol. in-8.
La Chasse aux Cosaques, par Gabriel Ferry. 5 vol. in-8.
Le Comte de Lavernie, par Auguste Maquet. 4 vol. in-8.
Montbars l'Exterminateur, par Paul Duplessis. 5 vol. in-8.
Un Homme de génie, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.
Le Garçon de Banque, par Élie Berthet. 2 vol. in-8.
Les Lorettes vengées, par Henry de Kock. 3 vol. in-8.
Roquevert l'Arquebusier, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.
Mademoiselle Bouillabaisse, par Ch. Deslys. 3 vol. in-8.
Le Chasseur d'Hommes, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.

(Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis).

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

LE VICOMTE DE CHATEAUBRUN

LE CAPITAINE PILLAVIDAS

PAR

GABRIEL FERRY

auteur

Du Dragon de la Reine, la Chasse aux Cosaques, etc., etc.

III

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-JACQUES, 38.

LE CABINET NOIR

PAR

CHARLES RABOU.

L'histoire d'une institution ténébreuse autour de laquelle l'imagination est autorisée à grouper les combinaisons les plus dramatiques; une fable pleine d'originalité et d'intérêt, qui, s'ouvrant à la mort de Charles Ier d'Angleterre et ne se dénouant qu'à la mort de Napoléon, est successivement conduite par l'auteur, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Ecosse, en Italie, aux Etats-Unis, à Malte et jusque dans l'île africaine de Madagascar; au milieu de cet horizon vraiment épique, une foule de personnages saisissants, dominés par une grande figure que ne cesse d'entourer une mystérieuse atmosphère; des incidents sans nombre, dont le lecteur suit néanmoins sans fatigue la marche et le développement; de curieux détails sur les sociétés secrètes; en un mot, toutes les émotions que peuvent créer l'histoire, le drame et le roman, réunies dans un cadre où la grandeur ne fait jamais tort à l'unité, tels sont les éléments du livre où le sombre auteur des *Contes Bruns* et de *l'Allée des Veuves* a résumé toute la force d'invention qui caractérise son talent. L'Allemagne, pays où les romans *noirs* ont toujours fait fortune, n'a pas attendu que l'auteur eût achevé son œuvre, et deux traductions paraissant simultanément à Leipzig et à Vienne, avant qu'un journal français eût terminé la publication du livre de M. Charles Rabou, témoignent de la sensation qu'il a produite, même à l'étranger.

LES ANGES DE PARIS

PAR

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

La vérité est souvent plus dramatique que toutes les fictions; il y a dans la vie réelle, bien étudiée, des événements plus bizarres, plus saisissants que tout ce que l'imagination peut créer. Telle est la pensée qui a dicté à l'auteur les *Anges de Paris*. Clémence Robert a retracé dans ce livre des destinées exceptionnelles, tout à fait romanesques et non moins positives, dont la plupart se sont déroulées sous ses yeux; elle y a fait figurer des personnages vivants, et dont quelques-uns sont parfaitement reconnaissables sous le nom d'emprunt qu'ils portent ici. L'auteur a voulu surtout mettre en relief la haute vertu, trop peu connue et souvent mise en doute, de quelques êtres d'élite qui, au milieu de l'égoïsme universel, consacrent réellement leur vie à la charité d'action, aux œuvres de bienfaisance. Le principal personnage est un missionnaire qui, jugeant les *sauvages* et les *idolâtres* de Paris pires que tous ceux du globe, exerce *sa mission* dans cette ville. Près de lui se voient l'avocat du peuple, la noble dame, la femme du peuple, qui, chacun dans leur sphère, exercent leur œuvre réparatrice et bienfaisante. On pense que ces anges sont en lutte avec bien des esprits de l'enfer : la désunion, la haine qui existe trop souvent dans le mariage, la cupidité qui fait le fond de tant de caractères, la vanité qui porte sans cesse à s'élever, à briller, et qui amène la misère dans toutes les classes, le vol, le brigandage dans toutes les sphères, depuis le voleur élégant, portant des habits lustrés, roulant en voiture, et qui se nomme ici le *néo-bandit*, jusqu'au rôdeur de barrières et au brigand des carrières. Ce sont tous ces personnages, depuis le plus élevé jusqu'au plus abject, que l'auteur a exactement retracés d'après nature, et placés au milieu des événements étranges, dramatiques, des situations bizarres, des scènes palpitantes que font naître réellement tous les jours dans notre monde les passions humaines. On voit que ce livre pourrait être aussi exactement intitulé : *Anges et Diables*.

CHAPITRE HUITIÈME

VIII

La peine du talion (suite).

On se rendit sur le terrain. Les témoins du comte de Roscoff avaient apporté ses armes, et l'un d'eux, le jeune attaché d'ambassade, demanda s'il y avait quelque objection à ce que le comte de Roscoff et M. le

vicomte de Châteaubrun se servissent chacun d'une des deux épées apportées par eux.

— Oui, certes! — dit brusquement Pillavidas, — la loyauté, la courtoisie... et la prudence exigent que M. de Roscoff cède son arme à M. de Châteaubrun, qui, de son côté, lui cèdera la sienne avec empressement.

— La prudence? monsieur, — dit Mikaloff avec quelque hauteur.

— Oui, monsieur, reprit l'aventurier, l'œil brillant de joie comme le pêcheur qui, au bout d'une longue journée, sent pour la première fois le poisson mordre à son hameçon, — pardon, vicomte, ajouta-t-il en se tournant vers Tancrède resté à l'écart, mais c'est nécessaire. — Monsieur de Mikaloff, — poursuivit le spadassin, — dans les affreux détails que j'eus hier l'honneur de vous communiquer sur le duel de Lahore, vous avez pu remarquer que chacun des adversaires sait qu'il a entre les mains une arme empoisonnée...

— Eh bien! monsieur? — s'écria Mikaloff qui pâlit en dépit de son flegme.

— Eh bien ! monsieur, — continua le capitaine d'une voix dont il baissa le diapason ordinaire, — depuis l'aventure qui est venue à ma connaissance hier de certain bouquet dont les fleurs ont donné la mort à une pauvre jeune femme — j'ai peut-être tort, — mais je vois du poison partout, et j'insiste pour que l'échange des épées ait lieu comme je le demande.

Le comte de Roscoff, resté à l'écart comme Tancrède, tournait le dos aux interlocuteurs, et l'expression de sa figure échappa aux regards de Pillavidas. Peut-

être au reste, comme Tancrède, n'entendit-il pas le capitaine.

— C'en est trop, monsieur, — s'écria Mikalof, — et une pareille insulte...

— Messieurs, — interrompit le chirurgien en s'avançant, — quoique je n'aie pas mandat pour me mêler à tout ceci, qu'il ne soit plus question de cet échange d'épées; donnons à ces messieurs une preuve de loyauté, en prenant pour les deux combattants les épées de M. de Châteaubrun.

— Et moi j'insiste pour l'échange que je demande, — reprit le capitaine en faisant baisser de son regard les yeux du chirurgien, qui pâlit légèrement.

— Cela ne se peut; cela ne peut pas être... balbutia ce dernier. — Monsieur de Mikaloff, interposez donc votre autorité de témoin, — ajouta-t-il en jetant sur le secrétaire d'ambassade un regard suppliant.

— Je ne le puis, monsieur, — répondit Mikaloff, — sans exposer M. de Roscoff et

nous tous enfin à la confirmation de ces affreux soupçons. L'échange se fera, sauf à demander plus tard raison de l'insulte qui nous est faite. Qu'en pensez-vous, Germinski ?

— Je pense comme vous ; l'échange des épées est indispensable à l'honneur des témoins comme des combattants.

— Messieurs — dit Pillavidas — on faisait jadis jurer à de braves et loyaux chevaliers qu'ils ne portaient avec eux ni charme

ni sortilége ; un de mes ancêtres, un Pillavidas, parbleu ! compagnon de Godefroy de Bouillon, dans la première croisade...

On a déjà vu que le capitaine faisait remonter ses aïeux jusqu'à la bataille de Roncevaux, et l'hidalgo allait commencer l'histoire de son aïeul quand le chirurgien l'interrompit :

— Et moi, messieurs, je déclare me retirer d'une affaire où notre honneur est outragé d'une si violente manière -- dit-il.

Un duel avec ce sinistre chirurgien ne flattait que médiocrement l'*hidalgo*, qui avait déjà jeté son dévolu sur Mikaloff; aussi laissa-t-il s'éloigner sans répliquer son chétif adversaire.

Celui-ci disparut bientôt dans l'épaisseur du bois.

Les deux Russes, restés seuls, échangèrent un regard inquiet et consterné. Ils savaient presque à quoi s'en tenir. Cette retraite du chirurgien fut pour eux un trait de lumière.

L'échange des épées se fit, elles furent fichées en terre à six pas l'une de l'autre, et le poste de chacun des adversaires fut marqué à douze pas de son épée.

Il ne restait plus qu'à charger les quatre pistolets.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, d'examiner vos balles? -- dit le comte de Mikaloff.

Cette demande s'adressait au capitaine,

car Boncourt ne lui paraissait pas compétent en cette matière.

— Les croyez-vous empoisonnées, mon cher monsieur ? — reprit le capitaine d'un ton aigre-doux et en donnant les balles ?

Le comte les compara aux siennes : elles étaient du même calibre.

— Tenez, monsieur — fit le Russe — voilà comme je réponds à vos soupçons.

En disant ces mots, il jeta loin de lui les balles apportées par M. de Roscoff.

— Nous nous servirons des vôtres — ajouta-t-il.

Cet acte de loyauté rendit la figure de M. de Mikaloff beaucoup moins antipathique au capitaine.

— Allons — pensa-t-il — il y a du cœur dans ce glaçon.

Et il parvint sans effort à maîtriser un reste de rancune. S'adressant alors au secrétaire d'ambassade :

— J'ai eu hier, monsieur — lui dit-il — l'honneur de vous dire que votre figure me me revenait; j'ajoute aujourd'hui que vous avez droit à mon estime.

M. de Mikaloff, sans attacher peut-être un grand prix au droit qu'il venait d'acquérir, s'inclina froidement.

Alors pour égaliser les chances, plus équitablement encore, les témoins de M. de Roscoff prirent pour lui un des pistolets de son adversaire, et donnèrent à ceux de

Châteaubrun l'une des armes du comte de Roscoff. Chacun des deux antagonistes n'avait donc sur deux pistolets qu'un seul qui lui appartînt.

Rien ne s'opposait plus maintenant à ce que le combat commençât.

Les témoins conduisirent chacun des adversaires à son poste. Ceux de M. de Roscoff remarquèrent qu'une pâleur mortelle couvrait ses joues et qu'un tremblement nerveux agitait tout son corps. Ils le savaient

brave et le regard qu'ils échangèrent trahit une appréhension douloureuse.

M. de Roscoff n'échangea pas un mot avec eux.

Tancrède, calme comme l'avait déjà vu le capitaine devant son épée, sourit à Boncourt plus pâle encore que M. de Roscoff, et il adressa un regard de remercîment au capitaine, dont le front haut et le jarret tendu indiquaient le contentement.

— Vicomte — dit-il rapidement — écou-

tez-moi, comme un homme qui meurt d'envie de déjeûner, et dont la faim aiguise l'intelligence. Ne bougez pas de votre poste, ayez le canon de votre arme dirigé sur votre adversaire. S'il vous manque, vous ferez ce que vous voudrez, si vous en venez à l'épée ne cherchez qu'à l'égratigner à la main, au bras, c'est sitôt fait. Suivez mes conseils ?

— Oui.

— Eh bien! dans une heure nous déjeûnerons ensemble.

Tout était prêt, les adversaires étaient en face l'un de l'autre, les quatre témoins s'écartèrent, Boncourt, la mort dans l'âme, le capitaine dressant mentalement le menu de son déjeûner. Quant aux deux Russes, ils pensaient que jamais ils n'avaient vu leur compatriote si pâle.

— Vous pouvez commencer, messieurs — cria Pillavidas d'une voix de stentor.

Tancrède pensa à la pauvre Camélia mourante et morte, puis à Daria qui vivait.

Alors, suivant le conseil du capitaine, il s'effaça et leva son arme comme pour faire feu sur le comte, mais son doigt ne pressa pas la détente.

Le comte de Roscoff, au contraire, fit brusquement trois pas en avant, s'arrêta, leva son pistolet à son tour et fit feu. Boucourt vit en frémissant une boucle de cheveux de Tancrède se dresser et retomber sur son front. La balle l'avait effleuré.

— Diable ! — se dit Pillavidas — avec

des coups dans cette direction, s'effacer ne sert pas à grand'chose. Si le vicomte ne riposte pas, il a encore plus de cœur que je ne pensais.

Tancrède resta immobile, son arme au niveau de ses yeux, la bouche du canon au niveau de ceux de Roscoff, qui commença de s'étonner de la persistance qu'il mettait de ne pas tirer. Mais, tout en suivant les conseils du capitaine, Tancrède avait son plan.

Résolu à venger sur le comte la mort de

Camélia ou à perdre lui-même la vie; assez peu exercé, d'ailleurs, au tir du pistolet et craignant de manquer son adversaire ou simplement de le blesser, ses principes d'honneur ne lui permettant pas, alors, de continuer le combat avec un homme affaibli par une blessure, il voulait se trouver l'épée à la main, face à face avec le comte, et pouvoir loyalement le combattre à outrance, il attendit donc.

Son action et son immobilité intimidèrent le Russe. Il y avait là-dessous, à son sens, quelque stratagème qu'il ne pouvait comprendre. Son esprit déjà troublé se troubla

plus encore. Il arriva d'un bond jusqu'à la limite désignée par l'épée fichée en terre et visa. Mais la course sans doute avait agité son pouls, car, quoique dix-huit pas seulement le séparassent de son ennemi, sa balle, cette fois, s'écarta et passa bien loin du but.

— Allons — se dit Pillavidas — un *De Profundis* et des rognons à la brochette, puis il se mit à siffler l'air si connu :

Allez-vous-en, gens de la noce.

Mais tout à coup ses yeux se dilatèrent, sa

bouche s'ouvrit démesurément et montra ses dents aiguës et blanches.

C'est que dans les idées du bravo Tancrède semblait frappé de démence.

Le vicomte venait de jeter ses pistolets sur l'herbe et s'avançait à pas comptés vers son épée.

L'œil hagard, le comte de Roscoff le regardait faire. Un instant il sembla vouloir se précipiter sur l'arme que le vicomte allait

prendre, car il n'avait pas encore saisi celle qui lui était destinée. Il fit un pas au-delà.

Une exclamation furieuse du comte de Mikaloff l'arrêta.

Châteaubrun, en même temps, arrachait son épée du sol, tandis que Roscoff saisissait la sienne. L'un et l'autre se mirent aussitôt en garde. Au contact des deux fers l'œil de Tancrède étincela.

C'est le jugement de Dieu qui va s'accom-

complir, monsieur le comte — dit-il d'une voix brève et dure.

Une flèche décochée par une main vigoureuse ne fend pas l'air plus rapidement que la main de Tancrède en s'allongeant par un dégagement qui devait percer la poitrine du comte, dont le fer ne battit que le vide en voulant arriver à la parade; mais son bras reçut le coup destiné au buste.

Le comte s'abattit comme frappé de la foudre.

— Eh ! vicomte — ai-je bien fait d'insister pour l'échange ? — s'écria Pillavidas.

— Comment cela ? — dit Tancrède surpris.

— Eh parbleu ! son arme, c'est-à-dire la vôtre, est empoisonnée. Qu'en dites-vous, messieurs les témoins ? c'était presque un duel de Lahore.

Les deux Russes baissèrent la tête ; la

félonie de leur compatriote leur faisait monter la rougeur au front.

— Tout s'est-il loyalement passé? — demanda Tancrède aux deux diplomates.

— Votre honneur est pur, monsieur ; plût à Dieu que nous puissions en dire autant de de celui du misérable qui gît étendu par terre! Toutefois, croyez bien que nous sommes complétement étrangers à cette lâcheté.

— Je vous crois, messieurs, et j'en ferais

serment au besoin. Maintenant, je suis inutile ici.

— Tancrède salua courtoisement les deux témoins, serra la main de Boncourt, et dit au capitaine ?

— Êtes-vous content de moi, seigneur don Octavio César ?

— Couci ! couci ! — répondit le descendant des héros de Roncevaux et des croisades — vous faites bien les dégagements,

mais on ne fera jamais un bon duelliste de vous, vous êtes d'une générosité absurde. Mais je vous attends à table pour vous tancer d'importance.

— Je vous rejoindrai bientôt, - dit Tancrède et, se reprochant le temps qu'il perdait loin de Daria, dont chaque moment de retard devait augmenter les angoisses, il s'élança vers l'endroit où son cheval l'attendait.

L'attaché qui s'était éloigné quelques ins-

tant pour aller chercher la voiture du comte de Roscoff arrivait avec elle. Aidés par le cocher, les deux témoins diplomates y transportèrent le corps glacé du Russe dont la figure, déjà décomposée par le poison, était couverte de marbrures violettes.

— Ah! sans moi — dit le capitaine, qui se dirigeait avec Boncourt vers le pavillon d'Armenonville — le vicomte était un homme mort, vous le voyez, la moindre égratignure l'aurait tué raide. Avez-vous faim, vous?

— Non — reprit Boncourt — la joie m'ôte l'appétit comme le chagrin.

— Ah! voilà le vicomte parti — ajouta Pillavidas.

Tancrède, en effet, dévorait l'espace, monté sur son beau coursier africain, qui semblait partager l'impatience de son cavalier.

Peut-on courir trop vite quand, en arrivant, on doit trouver le bonheur?

CHAPITRE NEUVIÈME

IX

ÉPILOGUE.

Il est sans doute inutile de dire que la princesse de Lutzeff ne tarda pas à devenir vicomtesse de Châteaubrun. Son mariage dut nécessairement amener une cessation complète de relations entre madame de

Roscoff et elle : les convenances le voulaient ainsi. Toutefois, malgré cette rupture, la comtesse ne conserva pas moins dans le fond du cœur le plus vif attachement pour sa jeune amie.

Les femmes sont trop clairvoyantes pour que le fond du caractère féroce du comte de Roscoff eût pu échapper à la pénétration de sa femme. Comme Camélia, elle avait dû voir que, sous le masque de l'homme du monde, se cachait le tigre que son œil trahissait parfois. Sans vouloir médire, nous ne serions donc pas éloigné de penser que madame de Roscoff ne dut peut-être pas sa-

voir trop mauvais gré à Tancrède d'avoir fait d'elle une jeune et jolie douairière disposant d'une fortune magnifique. Ce fut, au reste, à ses pressantes sollicitations et aux protections puissantes qu'elle fit agir que la princesse de Lutzeff dut d'obtenir du czar la restitution de ses immenses domaines.

Madame de Châteaubrun connaissait tellement la délicatesse et le désintéressement de son mari que ce ne fut pas sans quelque ménagement et sans beaucoup de caresses qu'elle lui apprit qu'il était désormais pos-

sesseur d'un revenu de cent vingt mille roubles (environ cinq cent mille francs).

Tancrède était trop idolâtre de sa femme pour que les richesses qu'elle lui apportait pussent augmenter la passion qu'il ressentait pour elle. Pauvre ou riche, elle devait toujours être l'objet de son adoration.

La comtesse de Roscoff avait mis le château de Val-Estroit en vente. Il rappelait à Tancrède trop de doux souvenirs pour qu'il ne s'empressât pas d'en devenir le posses-

seur. Retiré dans ce manoir une grande partie de l'année, le vicomte de Châteaubrun sera l'un des derniers de ces gentilshommes d'ancienne race qui peuvent encore aujourd'hui, comme jadis leurs ancêtres, dépenser loyalement une fortune de prince. Par le noble usage qu'il en fait, il a su conquérir l'amour et la vénération de tous les habitants de la contrée.

Grâce à l'amitié de Châteaubrun, Boncourt est aujourd'hui agent de change. Il a des bureaux somptueux, mais il a choisi pour demeure l'ancien appartement de Morisset, où il ne songe nullement à se donner

une compagne, comme dans le temps qu'il occupait son triste et obscur entresol.

Morisset, qui n'a fait qu'apparaître dans ce récit, n'a pas changé de manière de vivre en se mariant. Seulement, au lieu d'un maître dans Paméla, il en a trois : sa femme, son beau-père et sa belle-mère forment la triple chaîne qui le tient dans l'esclavage. Du reste, il est content de son sort.

Morigny continue à jouer aux échecs, et il vit sans être forcé d'emprunter, grâce à un petit héritage qu'il a fait.

Monchaux, à qui de guerre lasse ses créanciers ont rendu la liberté, est parti pour aller doter la Californie de son système des omnibus transatlantiques.

Le vieux Grenier n'a pu résister au choc qu'avait reçu sa vieillesse; mais, du moins, grâce à la générosité de Tancrède, il a pu mourir, entouré de ses enfants, en pardonnant au repentir de sa fille, et en demandant à Dieu l'abrogation d'une loi qui avait apporté dans sa famille la misère et le déshonneur.

Fanchard a pu se mettre en faillite, on le

sait. Il n'avait accepté cette flétrissure que dans l'espoir de la laver un jour, mais un Clichy est séjour mortel, il détruit la confiance et ruine le crédit. Sans argent et sans crédit, il n'a pu se relever et il porte avec désespoir son ineffaçable souillure. Il sait, en outre, que sa faillite a entraîné la ruine de plusieurs de ses créanciers et le chagrin qu'il en éprouve le tue.

A qui en est la faute? A l'homme ou à la loi qui l'a frappé?

Quant à M. *de* Saint-Brune, — c'est ainsi

qu'il signe aujourd'hui, — il est sorti de la prison pour dettes avec un bénéfice net de vingt-cinq mille francs, par suite d'une transaction avec son créancier.

La fortune l'a fait arriver à l'assemblée nationale. Sa voix a été l'une des cinq de la majorité qui, le 15 décembre 1848, a fait revivre la contrainte par corps pour dettes. Il trouve admirable la loi qui l'a rétablie, et il se réserve d'en profiter encore pour emprunter à vingt-cinq pour cent de perte pour ses prêteurs.

N'oublions pas l'excellent marquis de la

Tournaye. Il est aussi l'un de ceux que parfois des créanciers se fatiguent de nourrir en prison. Au jour fixé, les fonds destinés à ses aliments n'ayant point été déposés, il jetait les fondements d'un pot-au-feu philanthropique.

Le marquis s'est rappelé la société pour le rachat des captifs qui lui avait été si avantageuse. Devenu libre, il s'est empressé de fonder une association de charité pour les jeunes orphelins, et grâce à cette pieuse institution une foule d'enfants sans parents continuent à n'être ni mieux nourris ni mieux vêtus que par le passé.

Un mot maintenant sur un personnage qu'on n'a pas oublié, le capitaine don Octavio César Pillavidas y Zampapezos. Il n'est pas de perverse nature qui n'ait son bon côté; on a pu reconnaître cette vérité dans l'aventurier espagnol. Comme tous ses compatriotes, il était un peu en arrière de son siècle. De nos jours on ne voit plus de ces bretteurs déterminés qui se battaient pour le plaisir de se battre. Le capitaine était un de ces héros de la cape et de l'épée qui tranchent par trop vivement au milieu de nos souvenirs effacés, et il en avait la conscience; aussi ne faisait-il que de courts séjours en Europe.

A son retour de Lahore, Pillavidas dé-

pensait grandement les fruits de la munificence du *rajah* qu'il avait servi. Il avait pris goût aux mœurs de l'Orient peut-être parce qu'il pouvait à peu de frais y passer pour un honnête homme. Une nouvelle décoration qu'il en avait rapportée avait été ajoutée à sa brochette de croix.

Le digne capitaine se promettait à son dernier écu de passer au service du pacha d'Égypte, quand une circonstance fortuite vint mettre fin à sa carrière aventureuse.

Le colonel, — car il avait alors ce grade,

— essayait un jour un cheval qu'il venait d'acheter. Il avait poussé sur la grande route jusqu'à quelques lieues de Madrid. Le malheur voulut que des alguazils fussent dans ce moment à la recherche des auteurs d'un vol à main armée sur une grande route.

Nous avons dit que la figure de Pillavidas était une de ces figures malencontreuses, à l'aspect desquelles naît tout naturellement le soupçon de la plus fâcheuse espèce. Les alguazils, en le voyant, n'eurent pas ce jour-là un simple soupçon, mais bien une conviction pleine et entière.

Le chef des alguazils était un homme prudent, qui n'aimait pas à recommencer la même besogne, il avait déjà capturé plusieurs des bandits qui mettaient les voyageurs à contribution, et la justice espagnole s'était empressée de les relâcher. Ces gens avaient trouvé le moyen si facile en Espagne de sortir des mains du juge blancs comme neige.

Cette fois, le chef, bien décidé à ne pas retomber dans un pareil inconvénient, se saisit du colonel, qui, sans armes, fut obligé de céder à la force tout en protestant de son innocence, de laquelle l'alguazil fut si

convaincu, qu'il le fit pendre, séance tenante, à l'un des arbres du grand chemin.

Telle fut la fin du capitaine Pillavidas qui après avoir échappé au châtiment de ses nombreux méfaits, fut pendu précisément pour un crime dont il était innocent.

Le hasard a de ces bizarreries inexplicables.

On voudra peut-être savoir comment se termina le duel qui devait avoir lieu entre

Tancrède et le président. D'une manière fort simple ; ce duel n'eut jamais lieu.

A la suite d'une instruction qui se poursuivait au sujet de la tentative de meurtre faite à Clichy contre l'usurier, instruction déjà commencée lors du départ de Tancrède, le président fut une nuit brusquement enlevé de sa cellule et conduit aux Madelonnettes, où il resta six mois. A peine en était-il sorti que, impliqué de nouveau dans un procès politique, il fut enfermé à Sainte-Pélagie, et après une année de détention il ne dut son élargissement qu'à la révolution de février. Nommé alors com-

missaire-général, il fut chargé, en cette qualité, d'administrer deux départements à plus de deux cents lieues du Dauphiné, où vivait alors Tancrède.

Le président a oublié sa rancune contre lui, et le vicomte, de son côté, n'a jamais pensé un seul instant au président.

Avant de terminer ce récit, nous ne devons pas omettre de faire mention du comte de Trépagny. Par suite de l'amitié qui existait entre Tancrède et lui, ses anciennes relations avec madame de Lutzeff,

devenue vicomtesse de Châteaubrun, devaient naturellement être plus intimes. Aussi, pendant les mois d'hiver qu'elle passe à Paris, est-il au nombre des visiteurs les plus assidus et les mieux accueillis à l'hôtel de la vicomtesse.

M. de Trépagny se regarde, non sans quelque raison, comme la cause indirecte du mariage Tancrède, et, quoique philosophe, — les philosophes sont rarement sensibles, — il se rappelle parfois avec une douce satisfaction que le *charmant contre-poison* indiqué par lui à son ami a non seulement servi à le guérir, mais encore à assurer son bonheur.

Nous pensons avoir suffisamment démontré, dans le cours de ce récit, l'injuste rigueur de la loi qui punit de la contrainte par corps le débiteur insolvable. De son côté, le lecteur a pu voir les déplorables conséquences qu'elle a quelquefois. Puisse le jour n'être pas éloigné où cette loi, ainsi que tant d'autres, qui n'étaient plus de notre siècle, sera abrogée sans retour et n'existera plus désormais que comme un souvenir du passé, souvenir douloureux, il est vrai, mais qui servira à marquer un progrès de plus dans notre civilisation!

FIN.

LE

PRINCE DE CRAON

PAR

MADAME CLÉMENCE ROBERT

CHAPITRE PREMIER

I

Au point du jour du 13 mars 1394, une bande d'ouvriers appartenant à la corporation des maçons, comme on le reconnaissait à leur chaperon bleu, à leur *surcot* de toile grise, serré d'une ceinture rouge, se

dirigeaient vers la paroisse Saint-Jean. S'ils ne portaient avec eux que la hache et le marteau, les outils de la destruction, c'est qu'ils n'allaient point construire, mais renverser.

Ils s'arrêtèrent dans la rue Chartou (1), devant l'hôtel désert de Pierre de Craon. On vit alors un singulier spectacle. Des magistrats vêtus d'écarlate et d'hermine comme dans les grandes cérémonies, des seigneurs,

(1) Cette rue, après l'assassinat du connétable de Clisson par Pierre de Craon et ses gens, prit le nom de *rue des Mauvais Garçons*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

des chevaliers accompagnés des hauts barons, assemblés sur cette place, lancèrent l'anathème de la vindicte publique sur l'hôtel qui avait appartenu à un traître, le condamnèrent à mort comme son maître l'avait été, et décidèrent que son emplacement rasé de fond en comble, semé de sel et purifié par l'eau bénite, serait donné à la paroisse Saint-Jean pour en faire un cimetière. Puis ils laissèrent l'édifice condamné entre les mains des maçons, exécuteurs des hautes-œuvres, et allèrent tenir une séance de la cour d'amour présidée par la reine Isabelle.

C'était un magnifique bâtiment que l'hôtel

de Craon. S'il avait été déloyalement acquis, s'il n'était rempli que des fruits de la rapine, si le peuple disait qu'il appartenait en tout point à Satan, comme le baron son maître, on devait convenir au moins que c'était un des plus vastes et des plus élégants édifices de la cité. La façade était couverte de sculptures de marbre et d'écussons dorés, les frises couraient tout autour enrichis d'emblèmes féodaux. L'intérieur renfermait des tentures, des tapis d'Orient, des mosaïques romaines, des meubles de bois odorant incrustés de nacre et d'émail, des urnes d'agate et de porphyre, et mille objets qui rappelaient les goûts délicats et voluptueux de l'ancien propriétaire et ses voyages dans les

contrées méridionales, où n'expirent jamais les arts et les plaisirs; des livres précieux, des tableaux, des instruments de musique montraient aussi son attachement à toutes les choses de *la gaie science*. Les jardins étaient remplis d'arbrisseaux, parfumés de fleurs rares, et de volières où brillait le plumage des oiseaux du tropique, étincelant comme des pierres précieuses. Mais tout cet intérieur était désert, tout ce luxe était morne et silencieux, attendant le coup de la mort. Le concierge, un page et deux hommes d'armes avaient été exécutés; le reste des habitants était en fuite.

En quelques minutes, la toiture vole dis-

persée en éclats, un épais tourbillon de poussière remplit l'espace, dérobe l'azur du ciel et roule sur toutes les habitations voisines. Puis, d'étage en étage, à travers les vestibules, les salons, les galeries, la bande de travailleurs marche et change les lambris sculptés, les colonnes, les statues en masses informes qui vont tomber avec un roulement sinistre au pied des murs, écrasant sous leurs torrents de débris les bosquets du jardin, dont elles renversent, broyent et ensevelissent les arbrisseaux fleuris.

Sur le fronton d'une porte était écrit en lettres d'or : *A toi, mon Italie, mère des oran-*

gers et des amours. A l'intérieur, s'élevait une statue de marbre blanc, la tête couronnée d'étoiles, et reposant sur un socle de sulpture antique. Près d'elle étaient des bronzes et des marbres rapportés de Naples et de Venise, des manuscrits antiques que le baron Pierre de Craon traduisait naguère aux dames de la cour, des lyres, des théorbes dont il jouait à merveille, et une armure du plus fin acier qui révélait la hauteur et les formes admirables de sa taille.

La statue de l'Italie était si belle, que l'ouvrier prêt à la frapper laissa tomber sa hache déjà levée.

— Il faut que la sainte Vierge en personne ait servi de modèle au sculpteur qui a fait si belle *portraiture*, dit le maçon.

— Frappe toujours, Roger, dit un de ses compagnons qui travaillait à autre chose ; elle ne te criera pas *merci !*

— Je ne le peux pas : avec sa beauté, elle m'inspire autant de respect que si je la voyais sur l'autel de Notre-Dame ou sur le trône de la reine Isabelle.

— Eh bien, dit l'autre maçon, on frappe

sans regarder, on fait comme ceci : à ces mots il tourne la tête de l'autre côté, et assène à la statue un coup qui la détache de sa base et la fait rouler dans les décombres.

Déjà deux fois les ouvriers, lassés de frapper, détruire, pulvériser, étaient allés se reposer dans leur demeure, et avaient repris leur tâche le lendemain (1). Au milieu du troisième jour, ils étaient assis sur le gazon poudreux du jardin et s'étendaient

(1) Il y eut une si grande quantité de décombres dans le sac de l'hôtel de Craon, que la rue *du Monceau* en garde encore le nom.

nonchalamment sur des tronçons de colonnes, après avoir tiré de leurs havre-sacs la pitance du dîner. L'édifice n'avait plus pierre sur pierre, l'air circulait librement sur le sol où fut l'hôtel de Craon.

Un des maçons dit, en versant son clairet dans une coupe d'opale qu'il avait retirée des décombres :

— Celui qui fut le maître de tout ceci n'aura plus ce soir que le gibet de Montfaucon pour palais. Ainsi va le monde. Et il vida sa coupe tout d'un trait.

— On lui fera les honneurs du lieu, répondit Roger ; tous les pendus qui s'y trouvent lui prêteront foi et hommage comme à leur maître et seigneur, plus digne de recevoir la corde qu'eux tous, et le clocheton des trépassés lui donnera une aubade.

— On prétend, dit un compagnon, que lorsque le seigneur Pierre de Craon commit le crime pour lequel il sera pendu dans deux heures, on vit Satan à côté de lui le pousser lui-même à cet ouvrage.

— Non, ce n'était point Satan, c'était Jean

de Mauléon, l'écuyer favori du baron Pierre et son mauvais conseil. Je l'ai vu comme je vous vois.

— Dis-nous donc, puisqu'en effet, tu étais à cette affaire, comment est arrivée la chose et combien de personnes, au juste, ont péri dans la mêlée ?

— Voici le fait : Pierre de Craon, jeune et beau courtisan, étant avec Louis d'Anjou à la conquête de Naples, fut chargé par ce prince d'aller à Venise chercher de l'ar-

gent que sa femme, restée en France, lui envoyait. Arrivé dans cette ville, le démon du plaisir tenta Pierre, il dépensa tout l'argent à s'ébattre avec les courtisanes; après quoi il revint en France. Là, il ne fut point puni de sa déloyauté ; au contraire, le duc d'Orléans le mit de toutes ses fêtes et fit de lui le confident de ses intrigues amoureuses. Il était alors en affaire de cœur avec une juive, la plus belle des filles d'Israël. Craon, à un bal où il causait familièrement avec Valentine de Milan, femme du duc d'Orléans, eut l'indiscrétion de lui raconter cette amourette. Valentine, le lendemain, prit la juive en particulier, et lui jura de lui faire couper le nez et les oreilles, si elle ne cessait au

plus tôt ses intrigues criminelles. La juive, mourant de peur, rapporta cette menace au duc d'Orléans, qui connut ainsi l'infidélité de son ami, et le fit de suite bannir de la cour sans lui apprendre le sujet de sa disgrâce. Craon, qui avait toujours eu le connétable de Clisson pour ennemi personnel, crut que le coup venait de lui, et promit de se venger. Il se cacha dans les murs maudits qui s'élevaient à cette place, y fit venir avec lui quelques compagnons dévoués, et attendit l'heure favorable.

Elle arriva le 13 juin, jour de la fête du Saint-Sacrement.

Nous avions travaillé tout le jour à l'hôtel Saint-Paul, où le roi donnait un grand festin. Le soir, plus curieux que les autres, je demeurai pour voir à travers une fenêtre les belles choses qui allaient se passer. Après le repos et les danses, qui se prolongèrent très avant dans la nuit, chacun se retira. Comme je traversais la place Saint-Paul, je vis le connétable Olivier de Clisson qui rassemblait ses gens pour le départ. Ils étaient huit hommes d'armes et deux valets portant des torches allumées. Craignant de traverser seul et nuitamment ce mauvais quartier, je me mis à la suite de cette bande. Dans la rue Culture-Sainte-Catherine, nous voyons subitement des gens armés se mêler à la

suite du connétable, et éteindre les torches. Clisson croit que c'est le duc d'Orléans et des seigneurs qui veulent jouer, il leur dit : — *Par ma foi, messeigneurs, c'est mal fait, mais je vous le pardonne, car vous êtes jeunes et ce sont tous jeux en vous.* A ces mots, Pierre de Craon tire son épée et s'écrie : — *A mort ! A mort ! Clisson ici vous faut mourir !* — *Qui es-tu qui dit de telles paroles ?* — *Je suis Pierre de Craon, tant de fois courroucé par vous. En avant,* dit-il à ses gens, *j'ai celui que je demande.* Quand ces hommes voient que c'est le connétable qu'il faut mettre à mort, ils restent ébahis, et refusent de tirer la lance. — *Je ferai donc la chose moi-même,* dit Pierre, et il lève l'épée... Mais au moment

de frapper, il demeure, lui aussi, atteint d'une froide terreur, et il hésite. Alors son écuyer Mauléon le saisit par le bras et le pousse sur le connétable. Celui-ci se défend un instant, puis tombe contre la porte d'un boulanger qui se trouvait entr'ouverte. Et Pierre de Craon dit : — *Allons-nous en ; il doit être mort de ces coups, car ils ont été donnés de bons bras* (1).

Mais le connétable, comme vous le savez, n'était point mort et put nommer son assassin au roi, qui le fit arrêter en Bretagne,

(1) Froissard.

où il s'était réfugié, et justement condamner à l'échafaud.

Vive la justice du roi ! et l'hôtel du traître a été condamné à mort comme lui; il deviendra cimetière : ses marbres seront des tombes, ses bouquets de fête, des cyprès ; ses convives, des morts se réjouissant au fin fond de la terre.

— Les Pères Cordeliers vont bénir cette enceinte pour en faire une sépulture *de chrétiens.*

A ce propos, les ouvriers songèrent que le soleil marquait deux heures et qu'il leur restait encore à abattre un pavillon, situé au fond du parc, avant que la procession vînt, chantant des litanies, asperger le sol d'eau bénite.

Le pavillon élevé à l'endroit le plus retiré du jardin, était un petit bâtiment très fragile; quelques coups de marteau devaient suffire pour le renverser. La porte et les fenêtres en étaient soigneusement fermées. Le premier ouvrier qui s'avança monta les trois degrés du perron, et d'un choc violent renversa la porte et le chambranle qui la

retenait, puis il fit un pas en arrière pour laisser place à l'éboulement... Alors un cri perçant se fit entendre, et une femme, sortant de l'intérieur, s'élança sur le seuil, s'agenouilla sur le premier degré, et étendant les bras devant les murailles, sembla vouloir les garantir des nouveaux coups que les ouvriers, le marteau levé, s'apprêtaient à frapper.

C'était une jeune fille, blanche comme la mort au moment où elle arrive; ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules; çà et là des lambeaux de crêpe noir serraient les plis de son vêtement et flottaient

sur la mousseline blanche de sa robe, des brins d'herbe sèche détachés de la terre, sur laquelle elle s'était couchée, demeuraient attachés à ses cheveux.

Elle disait d'une voix déchirante :

— Malheureux, respectez donc la tombe ! Est-ce que vous ne savez pas que l'asile des morts est sacré, qu'on n'y touche pas plus qu'aux autels... Et vous êtes ici chez les morts.

Elle toucha sa tunique, ses crêpes.

— Voyez, ceci est mon linceul, ceci est mon voile mortuaire... tenez, j'ai froid, bien froid ! mon cœur ne bat plus... je suis toujours seule, étendue sur la terre, vous voyez bien que je suis morte...

Les ouvriers ressentirent un mortel effroi, à la vue de cette femme. Ils doutèrent si en effet ce n'était point une trépassée qu'ils venaient d'irriter contre eux... Mais en même temps elle était si belle, qu'ils furent saisis d'une profonde pitié.

— Madame, dit Roger, ne nous faites point

de mal, ne jetez pas sur nous la poussière de la tombe, et nous vous laisserons sortir d'ici pour aller chercher un autre lieu de repos.

— Sortir d'ici, non. Pierre de Craon m'a enlevée à mon père, puis enfermée en cet endroit, et il m'a dit : — Tu resteras là jusqu'au jour de notre mariage... Mais Pierre de Craon a tué mon père, il a été condamné pour cela à l'échafaud, et sa maison changée en cimetière... Et moi, qui étais venue ici pour les fêtes du mariage, j'ai été la première convive de la fête funèbre... J'ai bien souffert, ensuite je suis morte !...

Après cela elle prononça des paroles délirantes dans lesquelles on ne put plus rien comprendre.

Cependant, comme les maçons se disposaient à porter de nouveau la cognée sur le frêle monument, la jeune fille, ou l'ombre, s'étendit devant ce qu'elle appelait sa tombe et les mit dans l'impossibilité d'approcher sans passer sur son corps. Comme alors les ouvriers la virent de plus près, ils jugèrent que c'était un être vivant. Ses yeux étaient caves et troublés, mais ils avaient encore de la lumière; ses chairs étaient affaissées par la souffrance, mais leurs for-

mes gracieuses gardaient encore l'empreinte de la beauté, et sa bouche, si pâle, avait bien un accent humain lorsqu'elle répétait :

— Morte ! morte à dix-sept ans !

Un des travailleurs voulut l'enlever de cette place : mais elle se tordit dans ses mains en laissant échapper des plaintes déchirantes.

— Non, dit Roger, laissons-la dans son

asile funèbre, comme elle dit. Et il la reporta sur le seuil du pavillon, où elle tomba inerte, affaissée, pliée comme un roseau. On avait le cœur déchiré à la voir ainsi.

Roger courut à l'endroit où les compagnons avaient pris leur dîner, et il apporta à la pauvre enfant un peu de vin dans une coupe. En voyant la liqueur elle se mit à rire avidement, comme si elle allait se hâter d'assouvir sa soif... Puis soudain elle prit l'air hagard et repoussa la coupe en disant :

— Les mortes, les mortes ne boivent

pas... non, pas même leurs larmes, elles n'en ont plus.

Les ouvriers ne savaient quel parti prendre : on les avait envoyés là pour détruire des pierres, mais non des êtres vivants. Ils allaient se consulter entre eux, lorsque la jeune fille dit encore :

— Morte ! morte ! et ajouta en levant la main vers eux : n'entendez-vous pas le *De Profundis* que l'on chante sur mon cercueil?

En effet, des chants funèbres se firent

entendre; ils venaient lents et solennels, des profondeurs du feuillage. Aussitôt arriva par la grande allée la sombre file des Cordeliers, le porte-croix en tête. Les ouvriers s'adressèrent au père Jérôme, prieur de ces moines, qui venaient bénir le cimetière, lui montrèrent la belle créature qu'ils avaient trouvée en cet endroit, lui racontant ce qu'ils savaient d'elle. L'abbé devina bien vite en elle une victime des amours effrénés de Pierre de Craon que la douleur avait rendu folle. Il dit qu'à la rigueur on pouvait épargner ce pavillon, qui ne dépendait pas absolument de la demeure du condamné, et y laisser cette infortunée, sans

ajouter un acte de violence à tous ceux qui étaient ordonnés.

Les ouvriers s'éloignèrent pour suivre les Cordeliers, en faisant des signes de croix, et en mêlant leurs voix au plain-chant des Frères.

La procession s'étant approché de la rue de la Tissanderie, qui donnait sur la place de Grève, on entendit soudain sortir de là une rumeur tonnante, mélangée de voix humaines, de hennissements de chevaux et

de bruit d'armes, qui débouchait par le canal étroit de cette rue comme par un porte-voix.

Pierre de Craon était sorti à deux heures de la tour du Louvre, pour être exécuté à trois en place de Grève, et porté de là à Montfaucon; car on voulait qu'il fut promené par une grande partie de la ville et que la fête de son supplice amusât tout l'après-midi des bons Parisiens.

Le baron était monté sur son cheval de bataille, caparaçonné de drap noir semé de larmes d'argent. La couronne et l'écu de

son antique maison, voilés de crêpe, pendaient à l'un des arçons de la selle ; de l'autre côté était son casque et son épée, également en deuil. Une longue tunique blanche du tissu le plus fin, remplaçait pour ce seigneur le drap grossier qu'on faisait porter aux condamnés vulgaires; il avait la tête nue à l'ardeur du midi ; une seule bandelette de pourpre ceignait son front ; sa barbe et ses longs cheveux bruns cachaient son cou et tombaient sur ses épaules. Il relevait fièrement la tête sous ce soleil éblouissant et devant cette ville entière, comme s'il n'eut pas craint d'envisager ce jour qui le condamnait, et ce monde qu'il allait quitter.



CHAPITRE DEUXIÈME

II

Au moment où Pierre de Craon avait entendu sa sentence de mort, ce jeune voluptueux, cet homme de plaisir, ce guerrier hardi, aventureux, ce fier seigneur, qui n'avait jamais obéi qu'à ses passions, s'étai

trouvé frappé d'une conversion soudaine; il avait été saisi d'amour pour ce Dieu qui le consolait à ses derniers moments et lui ouvrait une vie nouvelle; il l'avait aimé avec la passion qu'il mettait à tous ses amours; il avait imploré la grâce de voir un prêtre à sa dernière heure pour lui confier les intérêts qu'il laissait ici-bas et ceux de son salut. Mais ce n'était point alors l'usage d'accorder un confesseur aux condamnés, et on lui avait impitoyablement refusé cette faveur.

Il parcourut, au plus petit pas de son cheval, l'espace qui sépare le Châtelet de la place de Grève. Il était escorté du bourreau

Simon, d'un héraut d'armes, de quatre conseillers au parlement, des officiers de troupe royale qui représentaient le roi à son exécution, et de nombreux piquets de cavalerie. Sur toute la route suivie par le cortége, les façades des maisons disparaissaient sous le nombre immense de têtes qui fourmillaient aux portes, aux fenêtres, aux lucarnes, sous la foule qui envahissait les corniches, les frontons, les bornes, les moindres saillies. Partout où un pied pouvait se poser, où une tête pouvait passer, on voyait quelque chose se mouvoir, on voyait darder des yeux enflammés de curiosité.

Les exécutions ont eu lieu pendant bien

longtemps sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Lorsqu'elle fut consacrée à cet usage, ce n'était point comme aujourd'hui, un sol exhaussé, mais une grève que la Seine rasait, et couvrait souvent de ses vagues à la crue des eaux. On pensait sans doute qu'un lieu de supplice avait besoin qu'un fleuve entier passât sur ses taches de sang pour les laver.

La foule était plus pressée encore dans cette enceinte. L'échafaud s'élevait au milieu, et des gradins étaient dressés autour pour les spectateurs de haut rang, qui bientôt y prirent place, ayant au milieu d'eüx le prévôt chargé de présider l'exécution.

Une ligne de soldats entourait la place d'un cercle d'acier étincelant.

Le condamné, arrivé au pied de l'échafaud, descendit de cheval et se tint debout en face de la multitude. Il avait à ses côtés le bourreau et ses aides, et devant lui un héraut d'armes qui, après avoir fait faire silence par le son des trompes, lut de nouveau au peuple le jugement qui déclarait Pierre de Craon traître et assassin, dégradé de ses titres de noblesse, et condamné à avoir la tête tranchée, et le corps pendu au gibet de Montfaucon.

Pendant cette lecture, un escadron de

cavaliers anglais, précédé d'un écuyer du roi Richard II, arriva à bride abattue, ouvrant la foule à grands coups de sabre et sonnant de la trompette à fendre les nuages. Tout autre bruit, tout autre mouvement furent couverts par cette entrée tumultueuse. L'écuyer pénétra jusqu'au centre de la place où étaient les autorités, et montra au prévôt un ordre du roi d'Angleterre qui enjoignait de suspendre l'exécution de Pierre de Craon, attendu que Sa Majesté britannique prêtait son alliance audit baron, et prenait sur lui d'obtenir sa grâce du roi Charles VI.

— Ecuyer, répondit le prévôt, va dire à

ton maître que nous n'avons nul commandement à recevoir de lui. Exécuteur des hautes œuvres, accomplissez les ordres du vôtre.

— Richard II est roi de France, s'écria l'Anglais, voici son seing et son écu.

— La France n'a d'autre roi que Charles VI. Ton seing et ton écu sont des mensonges.

— Commencez par leur obéir, misérables, et vous les discuterez ensuite.

— Commence ton règne par te sauver d'ici, Anglais, ou tu n'en sortiras pas vivant.

A cette menace, l'écuyer jeta un cri de colère aux magistrats et un regard enflammé à ses soldats. Ceux-ci, obéissant à cette impulsion, fondirent sur le premier rang des troupes françaises qui entouraient l'estrade.

Ce furent les clameurs perçantes élevées alors de toute part qui allèrent résonner jusque dans l'enceinte où on venait de raser

l'hôtel de Craon, et attirèrent sur la place publique les maçons et les frères Cordeliers.

Ses ouvriers, naguère si portés à la cruauté envers Pierre de Craon, avaient subitement changé de disposition. D'abord, à force de frapper des pierres, ils se sentaient le bras et l'âme fatigués de destruction, et, comme ils avaient eu leur part de la vindicte publique, il leur semblait que tout le monde devait être satisfait. Ensuite la pitié était entrée dans leur cœur à la voix de cette jeune femme, qui priait pour Pierre de Craon en mourant par lui. Ils firent enten-

dre quelques clameurs par lesquelles ils demandaient que l'exécution fut suspendue et que la force armée se retirât.

Bientôt un grand nombre des assistants, entraîné par cet exemple, exprima hautement ses vœux en faveur du condamné. Le peuple, que captivent toujours la bonne mine et le courage, avait conçu de vives sympathies pour Pierre de Craon, jeune, beau, plein de vie et d'audace, voulant venir au supplice droit et fier sur son cheval comme il se fût rendu au tournoi. Et puis tout sujet de rixe est toujours bien venu entre le citadin et la force armée qui le

trouble sans cesse dans ses libertés. Ce parti grossit rapidement dans la foule, et devint formidable. Lorsque les hommes d'armes s'avancèrent pour réprimer les cris séditieux, Roger et ses compagnons, brandissant leur hache, firent résistance, et furent soutenus d'un grand nombre d'hommes du peuple armés de pierres et de bâtons qui se mêlèrent aux soldats anglais.

Ce fut alors un tumulte épouvantable, un roulement de voix plus fort que le fracas du tonnerre, un choc d'armes qui lançait les éclats de l'acier jusque dans les airs, un mélange de cris et de gémissements, un

pêle-mêle qui aveuglait, un bouleversement sans nom, et qui semblait être sans issue. Ce qui dominait tout le reste était les cris par lesquels les masses, divisées, exprimaient violemment leurs vœux; on entendait de toute part :

— Vive Richard II!... Vive Charles VI!... Grâce au condamné!... Mort! mort au condamné!...

C'était surtout au pied de l'échafaud, que le choc était le plus furieux : les éclats du

tumulte dominaient tout commandement. Ici les armes militaires tombaient brisées sous les coups de bâton, les casques étaient emportés par les pierres sifflantes, là, au contraire, les troupes royales foulaient les émeutiers aux pieds de leurs chevaux. En vain les frères Cordeliers s'étaient portés en cet endroit pour tâcher d'apaiser la multitude; les chariots, les chaînes, les tréteaux, les gradins, les barrières, tout ce qu'on avait transporté là pour établir l'ordre, augmentait le chaos: l'œil ne distinguait plus rien.

Enfin les soldats du roi, d'abord étourdis par le choc, mais à qui le nombre et les

armes assurent la victoire, ont le dessus, et enlèvent aux révoltés le court avantage. Les Anglais s'enfuient, poursuivis par les archers, qui leur donnent la chasse. Les hommes du peuple, un moment mêlés à ces assaillants, vont s'enfouir dans la foule, et on ne peut plus distinguer les émeutiers des spectateurs.

Cependant le prévôt, qui avait été prendre sur l'échafaud la place d'où il devait présider l'exécution, y fit promptement monter le bourreau. Celui-ci se hâta de relever le billot, de préparer la hache, le coussin sur lequel le patient allait s'agenouiller,

le drap noir qui devait recevoir sa tête, et disposa tout pour ce qui allait se passer... Puis soudain il s'arrêta d'un air stupéfait.

— Dépêche-toi, Simon, lui dit d'une voix sourde le prévôt, encore exaspéré de la lutte qu'il avait eu à soutenir, mais n'élevant point la parole parce qu'il ne voulait pas laisser voir au peuple la colère qui l'avait bouleversé et dont il frémissait encore. Dépêche-toi, de par tous les saints, et que tout ceci soit achevé dans quelques minutes.

Mais Simon restait immobile, droit sur

ses pieds, tremblant de tout son corps, le visage effaré, et tournant de tous côtés sa tête, semblable à une girouette.

— Voyons, misérable, reprit le prévôt en grinçant des dents et avec un regard furieux; voyons, à l'ouvrage. Qu'attends-tu ? et que te manque-t-il donc ?

— Il me manque... balbutia le bourreau.

— Quoi ?... finis, ou ta vie en répond.

— Il me manque le condamné.

— Juste Dieu ! s'écrie le magistrat, où est-il donc?

Et, ainsi que Simon, il se met à regarder de tous côtés. Alors on s'aperçoit partout de l'absence du criminel : on s'écrie, on cherche, on s'agite; mais en vain. Le héraut d'armes et les deux gardes qui étaient aux côtés du baron sont morts dans la mêlée, leurs corps gisent sous les tréteaux renversés; mais lui, on ne le trouve ni parmi les

morts ni parmi les vivants; il s'est évanoui, et nul vestige n'indique sa trace. Alors la foule entonne une rumeur nouvelle ; le tumulte revient éclatant, désordonné; ces flots d'hommes se roulent les uns sur les autres, bondissent au pied de l'échafaud pour voir la place vide de Pierre de Craon...

Enfin on renonce à jouir du spectacle de ce jour. On s'éloigne, chacun emportant sa colère ou sa joie. Les magistrats, les seigneurs murmurent dans leur barbe; les officiers du roi exhalent hautement leurs imprécations. Les ouvriers qui ont voulu sauver Pierre de Craon rient de ce dénouement

à cœur joie; ils sortent de la place de Grève comme d'un théâtre où serait venu de se jouer une pièce amusante.

Et Roger s'en va le dernier et le plus gai de tous, en disant :

— Faites donc votre exécution, messeigneurs du Parlement. Il vous manque... peu de chose : le condamné.

CHAPITRE TROISIÈME

III

Si vous connaissez la Sainte-Chapelle bâtie par le roi saint Louis dans notre île de la Cité, son nom seul fera reparaître devant vos yeux sa nef gracieuse et légère, paraissant prête à fendre les flots de la ville ; ses

fragiles murailles de verre, qui durent autant de siècles que la pierre et le marbre; ses tourelles aériennes, ses colonnes élancées, formant de leurs tiges réunies au sommet une voûte semblable à celle des bois; vous retrouverez encore, dans l'état de solitude et d'oubli où elle est maintenant, l'inspiration du roi pèlerin et voyageur qui mit tant de simplicité et de grâce dans la richesse de ses ornements, qui se plut à incarner la pensée chrétienne dans le luxe oriental.

Mais c'était le 12 septembre 1395, qu'il fallait voir l'intérieur de cet admirable petit

temple. Le peuple doré de la cour couvrait son pavé de marbre et s'étendait en cercle dans toutes ses tribunes. C'était de toute part des lignes serrées et resplendissantes de dorures, de pierreries, d'armures étincelantes, d'écharpes à devises, de panaches ondoyants. La lumière, qui traversait les lambris de vitraux coloriés et peints de mille tableaux charmants, répandait dans l'espace des flots d'iris et des images de vierges et d'anges. On eût dit le jour qui règne dans le ciel.

Au pied de l'autel était une jolie petite fille de huit ans. Cette charmante miniature

portait la lourde parure d'une reine : sa tête, blonde et rosée, était chargée d'une large couronne; sa taille enfantine se dérobait sous un manteau royal brodé d'or et de diamants, et bien plus pesant qu'elle. C'était Isabelle, fille de France, qui épousait le roi d'Angleterre, représenté par un ambassadeur à genoux à ses côtés.

Le prêtre qui officiait, s'adressant à l'enfant, lui demanda, au nom de Dieu, si elle voulait prendre pour époux Richard II, roi d'Angleterre.

— *S'il plaît à Dieu et à monseigneur mon*

père, répondit-elle, je l'accepte et serai volontiers reine d'Angleterre. Et sa figure brilla du bonheur d'avoir bien récité sa leçon en présence de si grande compagnie.

L'ambassadeur qui l'épousait par procuration répondit :

— *Madame, au plaisir de Dieu, vous serez notre dame et souveraine* (1).

Alors la reine de la Grande-Bretagne

(1) Froissard.

courut sur les genoux de sa mère, afin de recevoir un baiser pour sa récompense, comme cela lui avait été promis.

Un festin digne des deux couronnes qu'il réunissait suivit la cérémonie. Au milieu de la fête qu'il présidait du haut de son trône, la figure du roi Charles VI resplendissait de bonheur : il se réjouissait de toute son âme de ce mariage, qui donnait une trêve de vingt-huit ans à son royaume, et un trône à sa fille chérie. Il écoutait avec douceur les sons d'une musique où se mêlaient les tendres harmonies de la harpe, de la flûte, de la *doucine*. Mais, au milieu d'elles, l'éclat

d'un cor se fait entendre... Soudain Charles pâlit, ses yeux se troublent comme la glace qu'un souffle a touché; il murmure entre ses dents serrées par la rage : *A mort! à mort les traîtres!* Ses serviteurs les plus fidèles voient l'accès de folie qui se prépare; ils enlèvent le prince dans leurs bras, et l'emportent rapidement dans une salle basse du Louvre, où ses cris ne peuvent être entendus.

Tout le luxe royal, tout l'éclat de la fête, tout l'horizon de joie et d'amour, disparaissent pour le pauvre souverain. Il est presque seul dans cette salle aux murs sombres et

nus, étendu sur un grand fauteuil de bois; et bientôt couvert d'un manteau de drap grossier dont on remplace à la hâte son vêtement royal qu'il vient de déchirer en lambeaux.

Charles VI avait alors trente ans. Comme il s'opère quelquefois dans le ciel la jonction de deux astres éclatants, habituellement séparés l'un de l'autre, le hasard avait réuni dans ce prince la royauté et le mérite personnel. Il avait tous les dons qui peuvent séduire les yeux et charmer les cœurs; il avait l'air, la taille d'un héros, et en même temps sa physionomie exprimait la dou-

ceur, la bonté du cœur la plus simple ; on voyait briller dans ses regards l'ardeur guerrière de ses ancêtres et l'intelligence supérieure par laquelle il devançait son siècle. Sa figure était belle, sa tenue majestueuse; il déployait une adresse extraordinaire à tous les exercices du corps : aimant, généreux et confiant lui-même à l'excès, il croyait également au dévoûment et à l'amour des autres. Et au milieu de tout cela, un mal affreux, dévorant, la folie, était venu étouffer toutes ces belles facultés, réduire au néant ces brillants avantages de la nature et de la destinée. Dans de tristes moments, Charles VI n'était plus roi, n'était plus homme, mais la plus misérable créature de

son royaume, un être sans nom, ni figure, ni pensée.

Lord Ridler, ambassadeur d'Angleterre, et honoré de toute la bienveillance du prince français, comme étant venu terminer des guerres désastreuses, demanda à le voir dans ce triste état, espérant, par sa présence, lui apporter quelques soulagements. Il eut peine à reconnaître le monarque vieilli en quelques minutes par la souffrance, les yeux caves, le visage sillonné de rides par les contractions de la démence. A la vue de l'ambassadeur étranger, le pauvre prince sourit cependant au milieu de ses larmes

et se mit à jouer avec le collier du dignitaire comme un enfant.

— Sire, dit le lord, vous êtes malade de corps et d'âme : que les *sages hommes* et les forts vous soient en aide.

Charles parut reprendre quelques lueurs de raison.

— Non, dit-il, les *physiciens* ne guérissent pas la pensée, et mes hommes d'armes

n'ont ni flèches ni épées qui atteignent les fantômes.

— Alors je vous demanderai de vous amener un docteur plus habile que *les juifs et les physiciens*, car il n'emploie pour calmer les souffrances que le secours de ses chants. C'est un frère Cordelier qui a rapporté d'Italie un luth merveilleux, renfermant ce qu'il y a de plus doux dans la mélodie de cette terre musicale, et il opère chaque jour mainte cure miraculeuse à l'aide de cet instrument uni à sa voix.

Charles ayant fait signe qu'il acceptait la

proposition de l'ambassadeur, celui-ci envoya un de ses gens chercher le moine ménestrel, qui arriva promptement.

La salle était grande, sombre, à la voûte profonde, entièrement déserte et isolée de tout le reste du château ; on n'entendait que les flots de la Seine qui battaient le pied de ses murailles, un seul rayon de jour tombait de la fenêtre en ogive percée dans la voûte. Le roi était étendu dans son fauteuil de bois noir ; les lignes de son visage, fiévreux et défait, étaient à peine effleurées d'une légère trace de lumière. En face de

lui, le frère Cordelier était assis sur un escabeau ; au jour qui tombait d'en haut, l'ombre portée de son capuchon couvrait tout son visage; on ne voyait que ses mains, d'une blancheur d'albâtre, qui erraient sur les cordes du luth. Lord Ridler, debout auprès du roi, appuyé sur le dossier de son fauteuil, pouvait observer, sans être vu de lui, l'effet que l'harmonie allait produire sur le royal malade.

Le moine, d'une voix puissante, et qui portait les impressions jusqu'au plus profond de l'âme, chanta d'abord les aïeux de Charles VI; il raconta les hauts faits, les

marches guerrières, les conquêtes de Jean et de Philippe de Valois, comme pour détacher le prince de sa propre existence à l'aide de ces grands souvenirs. Puis quand il crut lui avoir rendu assez de force pour qu'il pût courageusement se replier sur lui-même, il lui chanta une ballade mélancolique et tendre, qui rappelait une à une toutes les souffrances humaines, qui en faisait vibrer les soupirs et les gémissements dans des notes d'une mélodie toute plaintive, mais en même temps ramenait toujours au milieu d'elles la consolation chrétienne, qui planait dans ce refrain, dit d'une voix toute faite pour élever l'âme au ciel :

Espérance, Seigneur, car, du haut de sa croix,
Le Dieu des malheureux compte les pleurs des rois.

Peu à peu le calme, la force, la lumière sereine de la raison reparurent sur les traits du roi ; le charme opérait dans toute sa puissance : à chaque accent de cette mystérieuse musique, on voyait, sur le visage du malade, la fibre palpitante s'assoupir, la pâleur livide disparaître, les pleurs se sécher aux paupières, le rire convulsif se détendre, et toutes les contractions laissées par un délire furieux, faire place à la sérénité religieuse, à la majesté paisible. L'âme, un instant disparue de ces organes troublés, par les plus belles lueurs montrait alors sa pré-

sence. Charles VI était entré dans cette salle, insensé, misérable, ravalé au-dessous des dernières créatures, il en sortit homme et roi.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Le lendemain, le monarque, ayant repris le cours de sa vie habituelle, recevait à son lever. Il avait auprès de lui ceux de ses chevaliers qui étaient en même temps ses amis; c'étaient Geoffroy, Lahire, Monfort,

les deux Maltus et d'autres capitaines qui joignaient à la force de l'épée, seule vertu publique de ces temps, un mérite personnel et réel. Leur attachement profond pour Charles VI avait fait donner à ce prince le surnom de *bien-aimé*, qui, de l'intérieur de la cour, s'était répandu au dehors.

L'ambassadeur d'Angleterre entra; il amenait avec lui le barde inconnu dont la puissance occulte avait été si favorable au roi. Le moine, toujours caché sous son capuchon, demeura à l'entrée de la porte, derrière tous les chevaliers. Charles, le montrant à ses jeunes seigneurs, prit plai-

sir à leur raconter comment, la veille, il avait été guéri de ses cruelles souffrances par le luth et les chants de ce ménestrel étranger; il vanta beaucoup le génie musical qui était en lui, il parla avec enthousiasme de sa voix, qui exprimait si bien tous les mouvements, toutes les inspirations de la poésie, et semblait révéler une âme supérieure, faite pour les plus hautes destinées.

Lord Ridler alla prendre le moine par la main, et l'amenant au milieu du cercle devant le roi :

— Je puis donc espérer, Sire, dit-il, que

mon barde en capuchon trouvera grâce devant vous.

— Grâce ! répéta le roi, comment donc, mais c'est notre faveur que nous prétendons lui offrir ; celui qui peint si bien les nobles sentiments et les pensées élevées ne peut qu'en posséder de semblables lui-même, et doit être apprécié autant qu'honoré par nous.

— Et il pourrait compter, s'il en était besoin, sur la protection de Votre Majesté ?

— Sur la protection du roi comme sur le cœur de l'ami.

Lord Ridler jeta en arrière le capuchon qui couvrait la tête du Cordelier.

— Pierre de Craon! s'écria toute la cour.

Ce jour même le célèbre proscrit fut réintégré dans ses biens, dans ses dignités, et put juger que sa fortune allait prendre une face plus brillante que jamais.

Mais une révolution extraordinaire s'était opérée en lui. Jusque-là il avait consacré toutes les belles facultés de son esprit à la satisfaction de ses instincts voluptueux, à la capture des richesses qui se transforment bien vite en plaisirs matériels; dans les arts même qu'il cultivait avec succès, il ne cherchait que la partie sensuelle et licencieuse; dans le savoir il ne trouvait que le scepticisme : le cours entier de sa vie n'était qu'une œuvre de Satan... Mais maintenant tout était bien changé dans sa pensée; il avait vu de près la mort, au pied de l'échafaud un autre monde s'ouvrait déjà pour lui et la lumière de ce monde avait régénéré son âme.

Au moment du supplice, il avait été sauvé miraculeusement. Le tumulte amené par l'intervention armée des Anglais avait tout confondu, tout bouleversé, tout heurté dans les rangs; il s'était trouvé renversé au pied de l'estrade où le bourreau l'attendait; le maçon Roger, poussé jusque-là par l'essor populaire, et faisant à coup de pierre et de bâton, de l'opposition contre le pouvoir, avait pris grand plaisir à dérober le condamné à sa justice barbare. Jetant sur lui sa longue cape grise, il l'en avait enveloppé de la tête aux pieds, et le condamné s'était relevé tout travesti, et en état de se sauver facilement dans la foule.

Lorsqu'il eut repris son ancienne et bril-

lante situation, la première pensée du prince de Craon fut pour la jeune victime de ses passions, qu'il avait été forcé d'abandonner dans un pavillon de son hôtel, et dont il ignorait le sort au milieu du sac de l'édifice. Il se rendit en toute hâte sur la place où s'élevait peu de jours avant cette magnifique demeure, théâtre de tant de fêtes, de tant de nuits d'ivresse, dépositaire de tant de joyeux souvenirs qui s'étaient évaporés dans les airs au moment où la hache avait ouvert ses flancs.

Le prince entra dans le jardin où tout se trouvait disposé pour l'usage religieux

auquel il était affecté, le champ funèbre avait été semé de gazon, planté de cyprès; et de nombreuses fosses s'y voyaient déjà ouvertes pour les morts, seuls convives maintenant invités dans ce lieu. Pierre de Craon ne fut pas longtemps à trouver celle qu'il cherchait. Sous les rameaux d'un saule pleureur était étendue une forme délicate et blanche; le père Jérôme, prieur des Cordeliers, à genoux sur le gazon, tenait son livre d'heures, et lisait à demi-voix les prières des morts; près de lui était une coupe d'eau qu'il avait puisée à la source voisine et qu'il venait de bénir; le vaste cintre de l'arbre lui servait de temple pour sa prière; et l'ombre n'en était interrom-

pue que par quelques étincelles de soleil qui passaient entre les feuilles, et semblaient des cierges allumés autour de la morte.

Devant ce corps sans vie, Pierre de Craon fit au Père Jérôme la confession de toute sa faute. Cette jeune fille était l'enfant du connétable de Clisson et ses plus tendres amours. Pierre l'avait séduite et enlevée, en lui jurant, sur Dieu même, de lui donner sa main : mais Dieu n'était alors pour lui que le complice de ses crimes. Après avoir été porté par des vengeances de cour à assassiner le connétable, il avait été forcé de fuir et d'abandonner la jeune fille dans

ce bâtiment retiré de son hôtel, où elle était devenue folle et était morte de faim.

Le prince, en confessant ses forfaits, avait sur le front l'humilité de la pénitence et la pâleur du repentir; il remercia à genoux le père Cordelier d'avoir assisté la jeune victime à ses derniers moments. Elle fut la première habitante de ce nouveau cimetière. Le prince lui fit élever un mausolée avec les débris de ce pavillon qu'elle avait appelé sa tombe. La statue de l'Italie, cette belle figure que le maçon Roger n'avait pas eu le courage de frapper, et qui par miracle était restée intacte au milieu

des décombres, avait une douce ressemblance avec la fille du connétable ; on la plaça sur son tombeau ; puis on planta autour des rosiers de roses blanches et de jeunes arbres, qui, sur ce monument tout d'innocence et de pureté, s'épanouirent si bien, et déployèrent une verdure si fraîche que le champ funèbre en prit le nom de *cimetière vert* (1).

Il y avait une autre victime des déportements de Pierre de Craon, à laquelle le

(1) Le cimetière Saint-Jean s'appela longtemps *cimetière Vert.*

prince repentant brûlait de porter ses secours. L'écuyer Jean de Mauléon, le compagnon, l'instigateur des crimes de son maître, le souffle infernal qui jetait la corruption dans son sein, avait été arrêté avec lui après l'affaire de la rue Culture-Sainte-Catherine, et depuis longtemps gisait dans les prisons de la Conciergerie. Pierre de Craon n'espérait point le sauver, car le roi avait juré de tirer vengeance du meurtre d'Olivier de Clisson, et, s'étant laissé entraîner à pardonner au prince, son ancien favori, il voulait au moins que la mort de l'écuyer vînt donner satisfaction à la justice. On préparait donc pour ce coupable un supplice exemplaire, qui devait avoir

lieu le lendemain. Mais Pierre de Craon se souvenait de tout ce qu'il avait souffert à cette heure suprême, lorsque, saisi de crainte et de remords, il avait vainement demandé les secours d'un confesseur, et il voulait offrir ce dernier bienfait à son écuyer, à son ami qui allait mourir pour lui.

Muni du sceau royal qui lui ouvrait toutes les portes, il pénétra auprès du prisonnier.

Jean de Mauléon, à l'apogée de la vie,

d'une taille athlétique, d'une force physique prodigieuse, n'avait plus que douze heures à vivre. Il était lié par les mains et la ceinture au pilier d'un cachot entièrement sombre et dont l'eau envahissait la dalle ; mais dans cette torture continuelle, presque entièrement privé de nourriture, il avait conservé toute son énergie, et se préparait à mourir sans faiblesse.

Lorsque le prince lui parla des fautes de sa vie passée et du repentir qui devait sanctifier sa mort, il répondit avec une fermeté arrogante :

— Quand je vous ai conseillé de voler

l'argent que la duchesse d'Anjou envoyait à son mari pour le dépenser à Venise, n'est-ce pas vous qui en avez joui, qui avez goûté une à une toutes les voluptés que contenait ce coffre-fort sous la forme de belles pièces d'or, et qui, grâce à lui, avez mené pendant trois mois une vie de monarque? Quand je vous ai engagé à mettre à mort Olivier de Clisson, n'était-ce pas pour que vous fussiez à la fois vengé d'un ennémi passé et délivré d'un ennemi futur?

— Mais par le meurtre et la trahison...

— Je vous avais juré foi et hommage sur

vos éperons d'or, je devais tout voir, tout juger à travers mon serment ; voler l'or du duc d'Anjou, pour vous saturer de voluptés, tuer Clisson pour laver de son sang votre écusson outragé par lui. Votre livrée que je portais vous inféodait mon âme comme mon corps : n'est-ce pas ainsi que vous entendez la fidélité et le dévoûment, messeigneurs?

— Oui, mais ce sont d'odieuses erreurs.

— Mourir de la main du bourreau pour une erreur est un sort assez rude.

— Quelle que soit la mesure de tes fautes, tu sentiras, au moment suprême, un besoin immense de les déposer dans le sein d'un rédempteur et d'en demander le pardon.

— Quand nous avons agi ensemble, quand nos pensées et nos bras se sont fondus pour la même action, il vous en revient, à vous, la faveur royale, la considération, la paix dans les grandeurs et les richesses; à moi, la mort dans les supplices. Comment voulez-vous que je demande pardon à ce Dieu qui ne sait pas même faire justice?

— Jean de Mauléon, au nom de votre âme, ou si vous le voulez, au nom de l'obéissance que vous avez toujours eue pour moi, consentez à recevoir le père Jérôme, prieur des Cordeliers : c'est moi qui vous en supplie. Quand vous avez toujours écouté avec tant de soumission les ordres de votre maître, refuserez-vous de céder à ses prières?

— Eh bien ! qu'il vienne donc, le moine, je lui révélerai plus de crimes qu'il n'en a entendu dans sa vie de confesseur. Mais au lieu de m'accuser devant lui, c'est lui que j'accuserai ; je lui demanderai comment

tous ces prêtres, qui se disent les ministres de Dieu ne savent pas mieux arrêter les mauvais penchants des hommes, et avec leur pouvoir céleste, ont moins de force pour s'opposer au crime, qu'un soldat du guet de sa pertuisane.

Le lendemain se tenait chez la reine Isabelle une séance de la *cour d'amour*. Les premiers dignitaires du royaume, les évêques, les conseillers de la grand'chambre, aussi bien que les jeunes seigneurs, les poursuivants d'armes et les pages composaient cette singulière magistrature, et tenaient également bien leur place dans

les rangs des juges. Les questions de sentiment les plus ardues, les affaires de cœur les plus embrouillées étaient appelées à la barre, plaidées et jugées. L'amour, en ce temps, commettait toutes sortes de délits, recevait toutes sortes de condamnations; mais du moins, au milieu de tant de beaux chevaliers, de tant de charmantes et nobles dames, il ne se laissait jamais juger par contumace.

Dans cette assemblée, dont la gravité était si légère, le sérieux si gai, Pierre de Craon seul montrait un front pâle et rêveur, et s'isolait de la foule joyeuse au mi-

lieu de ses sombres soucis. A cette heure, dans ce moment même, un homme avec qui il avait passé toutes ses jeunes années, partagé tous les mystères de sa vie de honte, de crime et de damnation, un homme qu'il sentait tenir à ses entrailles par les liens de l'affection et de la complicité, allait mourir à sa place, afin qu'il y eut une victime offerte en expiation. Il avait fait pour le malheureux tout ce qui était en son pouvoir, il lui avait envoyé, avec la permission du roi, le religieux Jérôme, homme d'une haute piété et d'une éloquence pénétrante; mais il ignorait si cet esprit du bien avait pu triompher de l'esprit du mal dans l'âme du condamné.

Comme il était absorbé dans ces cruelles pensées, un son de trompe se fit entendre sur le quai devant l'hôtel Saint-Paul, c'était le crieur public qui, après avoir assemblé le populaire, faisait lecture de la sentence rendue contre Jean de Mauléon, laquelle renfermait les détails de son exécution, qui allait avoir lieu en place de Grève.



CHAPITRE CINQUIÈME

V

Le prince de Craon avait le cœur déchiré. La parure, la beauté resplendissaient à côté de lui ; le feu des regards, l'éclat des jeunes visages, les reflets de la soie, l'étincelle des dorures, rayonnaient de toute part ; la grâce

des poses, des sourires, se mêlait à la grâce des fleurs, des draperies; la chaleur du plaisir et de l'amour régnait dans cette atmosphère enchantée; et, au milieu de cela, perçaient les paroles du crieur montrant la froide hache, la hideuse potence, l'horrible figure des bourreaux. Pierre était entouré des êtres les plus heureux du monde, des enfants privilégiés du ciel, et il voyait un malheureux, les cheveux dressés par la souffrance, dégouttant de sueur et de sang; au milieu des propos galants et des rires, il entendait ses horribles gémissements.

En ce moment, un chambellan qui avait

été appelé au dehors rentra, et vint dire au roi que le condamné qui allait en ce moment même sortir de sa prison pour aller au supplice disait avoir d'importantes révélations à faire; mais il voulait les adresser à Charles VI en personne et au prince de Craon, sans laquelle condition aucune parole ne sortirait de sa bouche. Toutes les voix s'élevèrent pour supplier le roi de ne point laisser ce malheureux approcher de sa personne sacrée; mais depuis que le fantôme de la forêt avait jeté à l'oreille de Charles VI le mot de *trahison*, ce faible prince se croyait sans cesse entouré d'ennemis, et marchant au milieu des embûches : il voulut absolument apprendre ce

que pourrait lui dévoiler un homme qui, sous le coup de la mort, ne devait pas mentir. Il déclara qu'il allait se rendre au Palais-de-Justice où il entendrait le condamné au moment où celui-ci passerait de la Conciergerie à la place de Grève.

Pierre de Craon, assigné pour venir aussi recevoir ces derniers aveux du criminel, suivit le roi avec une peine profonde : cette entrevue était une épreuve à laquelle il n'avait point été préparé.

Au fond de la salle du Palais-de-Justice

appelée *salle de la table de marbre*, était un buste en bronze de Charles VI, et, au-dessous, un siége élevé pour le roi, lorsqu'il assistait aux spectacles qui avaient lieu dans cette enceinte. Ce fut là que le prince prit place, ayant à côté de lui Pierre de Craon et ses grands officiers.

Un cortége nombreux, composé des gens de justice, des membres de la prévôté, des exécuteurs des hautes-œuvres, de plusieurs compagnies d'archers et de hallebardiers, entra en masse compacte dans la salle, et, s'ouvrant pour se ranger en deux lignes, laissa voir le condamné la tête et les pieds

nus, le corps seulement enveloppé d'un sac de laine brune, ouvert sur la poitrine, et serré d'une corde autour des reins.

Jean de Mauléon, placé en face du roi, le considéra longtemps avec un mélange de haine et de pitié. Il y avait sur sa physionomie un air de supériorité étrange, et comme du haut de sa taille colossale il était obligé de baisser les yeux pour regarder le prince, ce mouvement ajoutait encore à la hauteur de sa tenue.

Un huissier lui enjoignit de déclarer aus-

sitôt les choses importantes qu'il doit apprendre au roi. Mauléon porte la main sur sa poitrine... Au même instant une détonation épouvantable éclate, roule, tonne, et semble faire crouler les voûtes; en même temps une vapeur noire, une odeur infernale de soufre et de bitume remplit l'espace. Un cri s'élève de toute part, c'est partout un tremblement, une épouvante sans borne; puis quand le nuage de fumée se dissipe, chacun se regarde soi-même, étonné de se voir debout et sans blessure. Rien n'est changé dans l'enceinte; seulement le buste en bronze du roi, placé à quelques pouces de sa tête, est brisé et les éclats semés autour de lui.

Cependant l'étonnement, la stupeur générale, et l'effroi qu'inspire en ce moment le condamné, empêchent les plus hardis de mettre la main sur lui et de lui faire expier la terreur qu'il vient de causer. Il a le temps d'élever la voix au milieu de cette foule pétrifiée.

Il commence par jeter aux pieds de Charles VI deux tubes de fer qu'il avait, en entrant, tenu cachés sur sa poitrine.

— Vous voyez, dit-il, qu'avec ces instru-

ments qui viennent de pulvériser cette image de bronze placée si près du roi, je pouvais également faire voler la tête de Charles de France et de Pierre de Craon, son favori, dont l'élévation insulte à ma misère. Et c'était là en effet le dessein que je nourrissais depuis longtemps, et hier encore...

Une horreur profonde se manifeste de toute part, mais la curiosité empêcha les assistants d'interrompre Mauléon.

— Oui, tel était mon projet, mon ardente

espérance, ma cruelle consolation. Des soldats anglais (1) m'avaient donné ces armes infernales; je les tenais cachées dans ma prison, et l'espoir de les faire servir à ma vengeance soutenait mon courage à toute sa hauteur. Je voulais, comme je l'ai fait, demander à être conduit en présence du roi et de Pierre de Craon, et, brisant leurs corps comme un verre, envoyer leur âme rendre compte à Dieu du mal qu'ils m'avaient fait. Je n'avais rien à craindre, on ne meurt pas deux fois.

(1) Les armes à feu commencèrent en 1392 à se fabriquer en Angleterre. La connaissance de cet essai n'était point parvenue en France.

Il y eut un mouvement dans la foule : on voulait entraîner le condamné et hâter son supplice. Le roi fit signe qu'on le laissât achever.

— Mais le père Jérome, un saint digne du ciel, est venu me trouver dans mon cachot. Il ne m'a d'abord montré que de la pitié, m'entretenant de mon malheur avec l'air et la voix d'un ami ; puis il m'a amené doucement à parler de mes fautes et à les avouer, sans me douter moi-même de la confession que je faisais. Alors l'onction de ses paroles, la simple grandeur de ses pensées ont fait pénétrer dans mon âme des lumières nou-

velles et des sentiments plus purs ; j'ai douté de ce que j'avais cru jusqu'à ce moment, et je me suis laissé entraîner à avouer le projet qui m'occupait. Le caractère de confesseur dont ce saint homme était revêtu l'empêchait de le déclarer à l'autorité pour en empêcher l'exécution ; mais par le pouvoir de son éloquence sacrée, par le mépris de la vengeance qu'il a su m'inspirer, il a obtenu de moi le serment d'y renoncer. Voilà, ajouta d'une voix plus forte Mauléon, les révélations que j'avais à faire : je devais à la justice de dire que c'est la présence de ce confesseur dans ma prison qui a sauvé la vie du roi de France

Puis il se tourna vers les bourreaux et leur dit fièrement :

— Maintenant je suis à vous.

Le roi et sa suite se retirèrent. Le condamné s'achemina vers le lieu de sa destination ; le prince de Craon le suivit de loin avec un sentiment de respect profond. Le patient montrait une fermeté digne d'exemple ; cependant, à la vue du gibet qui dressait au-dessus de la place sa tête hideuse, il sentit un froid mortel courir dans ses veines

et, craignant de pâlir aux yeux de la foule, il se tourna vers le père Jérôme qui l'accompagnait pour lui demander des forces nouvelles.

Le Cordelier fit arrêter la marche du cortége, et donna au condamné *un verre de vin et trois bouchées de pain* (1), en signe d'adieu

(1) Depuis ce moment, l'usage de faire prendre aux condamnés ce repas symbolique s'établit. « Ils faisaient deux poses en chemin, dit Sauval ; à la dernière, ils s'arrêtaient devant une croix de pierre élevée à quelques pas du lieu du supplice, recevaient l'aspersion, mangeaient trois morceaux de pain, buvaient un verre de vin. Ce repas, qu'on appelait *le dernier morceau du patient*, ressemble à celui que les femmes juives faisaient prendre aux condamnés à mort, et au *repas libre* qu'on servait aux criminels dans l'empire romain. » (Sauval, *Antiquit. de Paris*, liv. X.)

à la vie qu'il allait quitter ; puis il le fit mettre à genoux, versa des gouttes d'eau bénite sur sa tête, et lui donna la dernière bénédiction. Le condamné se releva de là plus fort et plus résigné ; il reprit son chemin et arriva d'un pas ferme jusqu'au pied de l'échafaud, où les tortures commencèrent bientôt une mort épouvantable, qui se termina par le gibet.

Tout se passa à l'édification des assistants et à la grande gloire de la justice humaine.

De retour à l'hôtel Saint-Paul, Pierre de

Craon sollicita et obtint de Charles VI une ordonnance par laquelle le roi très chrétien décrétait que tous les condamnés à mort auraient désormais un confesseur pour les assister à leurs derniers moments, et que les pères Cordeliers seraient chargés de cette sainte fonction (1). C'est de-là que vient ce pieux usage, qui s'est perpétué jusqu'à nous.

Le soir de ce même jour, Pierre de Craon fit venir à son hôtel le maçon Roger, et en-

(1) *Recueil des ordonnances; Registres du Parlement.*

fermé dans son cabinet, seul avec l'ouvrier qui lui avait sauvé la vie, il commença par lui rendre la bonne cape grise qui, jetée sur lui si fort à propos, lui avait permis de se sauver sous son voile, le capuchon en était maintenant plein de pièces d'or, et le prince en la remettant au maçon lui dit :

— Ami, tu as si bien travaillé pour moi un jour, que je veux que tu te reposes le reste de ta vie; je te ferai riche, je te ferai intendant de mes domaines, je te donnerai un collier d'or comme en portent les chevaliers, parce que tu as été comme eux brave, généreux et de noble conduite. Mais

avant ce jour, je veux que tu accomplisses encore et pour la dernière fois un ouvrage de ton ancien métier.

Alors il se rendit avec l'ouvrier à la place où, en vue du gibet, Jean de Mauléon avait reçu le *dernier morceau du patient* et la bénédiction du saint prieur des Cordeliers.

— Tu élèveras là, dit-il à Roger, une belle croix de pierre (1), large de base et

(1) « Craon fit élever auprès du gibet une croix de pierre avec ses armes, et donna une forte somme aux

solide de structure, afin qu'elle dure des siècles. Je déposerai dans le couvent des frères de Saint-François une somme destinée à servir toujours au dernier repas des patients qui s'arrêteront dans cet endroit pour le prendre, et y recevoir la bénédiction. Tu mettras à cette croix des ornements de sculpture, parmi lesquels mon écusson règnera de toute part. Je veux que l'ordonnance par laquelle le roi accorde à tous les criminels un confesseur au moment de

Cordeliers pour qu'ils apportassent aux condamnés les secours du corps et de l'âme. Pressé par ses remords, il avait appris à plaindre une infortune qu'il avait couru risque d'éprouver, et dont il n'était que trop digne. » (Villaret, tom. XII.)

l'exécution, et qui a été rendue à ma prière, ainsi que cette croix de pierre et la fondation que j'y attache, aillent dire d'âge en âge aux condamnés à mort que j'ai été leur frère en douleur, que j'ai connu comme eux les angoisses de ce moment solennel et terrible, et que, revenu miraculeusement à la vie, j'ai songé à ceux qui les subiraient après moi, et consacré mes soins à leur donner, pour l'heure suprême, les forces du corps et les consolations de l'âme.

Ce fut ainsi que Pierre de Craon reçut le nom de *bienfaiteur des condamnés* qu'il porte encore dans l'histoire.

FIN DU PRINCE DE CRAON.

THÉRÉSINE

PAR

MADAME CLÉMENCE ROBERT



CHAPITRE PREMIER

I

Devant la porte d'une grange tournée au soleil levant, trois femmes, assises près d'une grande meule de paille, en tiraient des gerbes qu'elles tressaient en nattes épaisses.

Ces paysannes, habitantes du village de Chevreuse dans la vallée de ce nom, étaient la femme Deschamps, Thérésine sa fille, et une voisine qui leur aidait dans l'ouvrage de la saison.

Tout en tressant activement des brins de paille qui reluisaient aux premiers rayons d'un jour ardent, la première disait en continuant un entretien commencé :

— Pourquoi donc ma Thérésine n'aurait-elle pas de bonheur comme une autre ?

— Je ne dis pas cela, répondit la voisine. Elle porte sa dot sur son visage, et elle en a de plus une autre bien ronde dans le coffre du père Deschamps.

— Eh bien !

— Je dis seulement que cette enfant est née le jour des Morts... et qu'il faut bien prendre garde pour ceux qui ont eu une telle étoile sur leur berceau.

— C'était comme cela de votre temps, mère Eloi, dit Thérésine.

— Mon temps n'est pas fini, ma petite.

— Avec cela, reprit la mère, ce n'est pas une raison pour avoir peur.

— Peut-être... sans compter qu'il y en a une autre.

— Une autre?

— Thérésine est votre seule fille, et vous l'avez un brin gâtée.

— Peut-on dire! se récria la jeune fille. Il n'est pas encore cinq heures du matin...

— Et tu t'es déjà fait belle, interrompit la voisine.

— Et me voilà déjà à l'ouvrage! acheva Thérésine.

— Ce n'est pas pour longtemps, dit sa mère.

— Jusqu'à ce que la messe sonne... La

veille de l'Assomption, il faut bien y aller.

— Pourtant, reprit d'un air un peu important la mère Deschamps, cela n'empêche pas...

— Que Thérésine ne trouve bien des maris, acheva dame Eloi. Je le crois bien... selon le saint va la fête... mais on dit que vous êtes décidés pour un d'eux.

— Vrai ?

— Michel Beaudoin.

— Il n'y a rien de fait... Si les Beaudoin achètent à leur fils le bien qui touche à notre grand'terre, ça nous élargirait de ce côté... et on pourrait voir.

— Alors, dit Thérésine en riant, c'est la grand'terre qu'il s'agit de marier et non pas moi.

— Laisse faire tes parents, ma petite, et ne t'en occupe pas, répondit sa mère.

— Mon Dieu, comme il va faire chaud aujourd'hui, dit la jeune fille.

— A peine cinq heures, et le soleil brûle! ajouta la voisine.

— Il n'y a pas une goutte d'eau dans les prés, et toutes les récoltes baissent la tête, dit aussi la mère Deschamps.

— A propos de prés, reprit dame Eloi, et ce cheval noir qui est à l'auberge de Saint-

Thomas, il paraît qu'on va enfin venir le chercher.

— On n'en sait rien.

— C'est Etienne, le joueur d'orgue, qui l'a dit.

— Ce cheval appartenait à un jeune monsieur qui est mort ici, il y a un an, et que personne ne connaissait... On ne pourrait le réclamer que si les parents du défunt apprenaient par hasard qu'il a péri en tra-

versant la vallée de Chevreuse... et Etienne ne sait pas là-dessus plus que les autres.

— Il faut pourtant bien que l'animal retrouve un maître... Ce n'est pas agréable pour le père Reboul de garder si longtemps chez lui ce cheval de mort.

— Encore une de vos idées, mère Eloi.

— Enfin, il faut le nourrir.

— Vous voyez tout en mal... Quand même

le père Reboul débourserait quelques coupes d'avoine, le prix du cheval... au cas où on ne le réclamerait point... vaudrait toujours mieux que cela.

— Le premier coup de la messe, dit Thérésine, en écoutant le son qui vibrait derrière un rideau de peupliers.

— Eh bien! va, mon enfant, répondit sa mère; mais reviens en sortant de l'église, sans t'arrêter au cimetière... comme tu as l'habitude de le faire... ça donne de tristes pensées.

— Je ne pense à rien, bonne mère.

— Ce n'est toujours pas un lieu de promenade... ainsi, après la messe dite, reviens travailler.

La jeune fille descendit la grande rue du village, étroit et tortueux passage, bordé de maisonnettes, qui serpente entre la hauteur où domine l'ancienne forteresse de Sainte-Catherine, et les magnifiques prairies de Chevreuse.

Thérésine était une charmante jeune fille

de dix-huit ans; pure et naïve enfant, comme il s'en trouve encore quelques-unes, même au village.

La nature lui avait donné une de ces beautés fraîches et souriantes qui éclairent tout autour d'elles. Elle ne se doutait point de ses avantages. Malgré ce grand nombre de prétendants dont s'énorgueillissait sa mère, elle était aussi simple, aussi ignorante de la vie et de l'amour que la fleur épanouie du matin. Elle savait qu'il était ordinaire d'avoir des *amoureux* lorsqu'on était jeune et *riche*, et elle traitait cet usage comme celui de recevoir de fraîches toi-

lettes aux grandes fêtes de l'année, sans en être ni plus fière ni plus heureuse.

Après avoir dépassé quelques maisons, elle se trouva devant l'auberge que désigne un Saint-Thomas peint sur une plaque de fer en auvent. Là, elle rencontra Etienne, le joueur d'orgue, qui venait de déjeûner dans ce logis.

Le musicien ambulant la salua gracieusement, et marcha à ses côtés en mesurant son pas sur le sien ; comme elle continuait à descendre la rue :

— Étienne, dit la jeune fille, on dit que vous avez l'air de savoir quelque chose sur ce fameux cheval noir de l'auberge de Saint-Thomas, et que vous ne vous doutez de rien, pas plus que les autres.

— On dit ce qu'on veut, mademoiselle Thérésine, répondit avec douceur Étienne.

— Mais... vous ne le connaissez pas, ce cheval?

— Pourquoi donc est-ce que quand je

l'appelle *Lucio,* il tourne la tête et me regarde d'un air si triste!... Ce n'est pas lui qui dirait que je ne le connais pas!

— Cependant...

— Écoutez bien ceci : quand Étienne, le joueur d'orgue, partira de Chevreuse, on ne sera pas longtemps sans venir chercher le cheval.

— Vrai?

— Mais... c'est qu'Étienne... a bien de la peine à partir de Chevreuse !...

Des soupirs avaient alterné ces paroles, et la jeune fille chercha instinctivement à détourner la conversation.

— Vous devez être bien fatigué, dit-elle, de marcher tout le jour par ce soleil... cependant vous venez encore faire de la musique le soir, bien tard, sur la montée de Sainte-Catherine.

— Qui donne devant vos fenêtres.

— Oui... je vous ai entendu.

— Je le sais bien.

— Pourquoi restez-vous là ?

— C'est qu'il me semble, quand je joue là-haut un air pour vous seule, que les pauvres cordes enfermées dans cette boîte ont des sons que je n'ai jamais entendu ailleurs... des sons aussi doux, aussi harmo-

nieux que si elles essayaient de vous parler...

La jeune fille fit un léger salut de la main.

— Au revoir, monsieur Étienne, dit-elle, me voici près de l'église.

— Adieu, mademoiselle Thérésine, dit Étienne.

Et en s'éloignant, il posa sa main sur l'orgue, qui rendit une note lente et plaintive.

La jeune fille prit le chemin qui tourne le village, et le musicien ambulant le sentier tracé sous les saules qui bordent la rivière au confin des prairies.

Étienne, qui se rendait au hameau voisin, s'en allait en jouant un air doux et simple, dans lequel il faisait passer, sans y songer lui-même, l'humble et naïve émotion de

son âme. Il s'était enfoncé sous la voûte de verdure, on ne le voyait plus, et le son de l'instrument rustique remplissait la prairie... Cette harmonie semblait la voix de la campagne, calme, monotone, pénétrante, et, dans son extrême simplicité, jetant parfois des notes éthérées qui s'élevaient jusqu'au ciel.

Thérésine l'écoutait de loin, et, en ce moment, comme il lui était déjà arrivé en entendant la musique de l'orgue, songeait avec une certaine douceur à l'avenir et à la vie si paisible qu'il lui serait donné de parcourir.

La jeune fille entra dans la jolie église de Chevreuse, dédiée à la vierge Marie, et dont les murailles sont d'un beau blanc rehaussé d'ornements bleus.

Elle prit place derrière un assez grand nombre de paysannes déjà arrivées, et, simplement agenouillée sur la pierre, elle entendit dévotement la messe.

Vers la fin de l'office, un pas retentissant résonna près d'elle, et quelqu'un s'agenouilla à ses côtés en posant son chapeau

sur la dalle. Ce ne pouvait être qu'un des *beaux* du village, s'inquiétant peu d'arriver tard et de troubler le recueillement du lieu.

La jeune fille ne lui fit pas la faveur de détourner la tête pour lui. Mais lorsqu'en sortant, elle allait prendre de l'eau bénite, un doigt s'approcha du sien, et une voix lui dit :

— Vous venez à l'église, de cette chaleur-là, mademoiselle Thérèsine.

— Taisez-vous donc, Michel ! répondit-elle.

— Bah! je ne peux pas vous dire bonjour!

— Mais pas ici.

— Je n'ai à vous dire que des choses bien honnêtes, et qui peuvent se dire partout, puisqu'il s'agit de vous faire ma femme.

— On le sait bien.

— Et l'une des plus riches et des plus honorées du pays.

— Toujours la même chose.

— Non pas... car j'ai des nouvelles à vous donner là-dessus... Hé! le père Baudouin avait la sacoche plus profonde qu'on ne pensait... il a presque terminé l'affaire du domaine en question... qu'il couche sur le contrat de mariage... on ne s'en tient plus qu'à cent écus de pot-de-vin... Ainsi, mademoiselle Thérésine, à quand la noce?

— Quand on voudra.

— Mais... quand ça vous fera plaisir.

— Oh! ça serait trop long!

— Comment?

— Oui, parce que cela m'est égal.

Là-dessus elle fit un léger signe de tête à Michel Baudouin, et sortit par la porte latérale de l'église.

Cette porte donne dans un sentier qui conduit à droite sur la place du village, et à gauche à l'entrée du cimetière.

Thérésine, oubliant la recommandation de sa mère, tourna de ce côté.

Sans qu'elle y songeât, ses pas, en effet' la conduisaient assez souvent dans cet endroit. Soit que le champ funèbre lui offrît un aspect différent de ceux qu'elle avait constamment sous les yeux, soit que l'influence du jour des Morts établît quelque mystérieuse affinité entre elle et ceux dont la fête avait présidé à sa naissance.

Le peu de personnes qui avaient traversé l'enclos s'étaient déjà éloignées, et le cimetière de campagne, comme il arrive à l'heure du travail des champs, était entièrement désert.

La jeune fille marchait au hasard, quittant l'allée principale qui passe au milieu pour aller et venir autour des tombes dispersées de chaque côté, et dont les plus opulentes n'ont qu'une pierre plate; elle regardait et touchait le peu de fleurs qui croissaient entre ces dalles, puis elle passait dans l'autre partie et continuait sa tournée errante.

Ce lieu n'offrait pas sans doute à la jeune villageoise des distractions réelles, mais un attrait dont elle ne se rendait pas compte. Au milieu de ces tombes, où un nom seul et deux dates racontaient la simple histoire

de ceux qui avaient vécu, elle se trouvait transportée au temps passé et parmi les ancêtres du village qu'elle n'avait pas connus.

Tout lui parlait, le bruit d'un grillon sous l'herbe, d'un insecte dans le feuillage, la rendait attentive; l'étincelle que le soleil ardent tirait de quelque aspérité des pierres lui semblait éblouissante.

Au bout de l'un de ces sentiers où croît la mousse, et dans l'angle un peu ombragé

que forme le mur d'enceinte, était une tombe plus abandonnée encore que les autres. Quoiqu'elle ne fût pas ancienne, à en juger par la teinte de la pierre, des ronces l'envahissaient et s'y croisaient dans toute leur longueur. En ce moment, desséchées et remplies de poussière par la grande chaleur, leur réseau épineux cachait presque entièrement la dalle.

Mais le regard de Thérésine fut arrêté par une magnifique rose qui s'épanouissait au-dessus de la tombe.

L'arbuste qui la portait avait poussé là

par hasard : c'était le mince rejeton d'un rosier planté plus loin ; cependant il portait sur son frêle rameau cette fleur qui frappa par sa beauté l'attention de la jeune fille.

C'était une rose à cent feuilles dans tout son éclat; ses pétales étaient de la plus fraîche nuance, mais, auprès du cœur, l'un d'eux d'une teinte beaucoup plus foncée, et même noire comparativement aux autres, donnait comme une marque de deuil à la fleur.

Elle n'avait pas de boutons et portait

seulement à la tige deux longues feuilles vertes qui faisaient ressortir ses vives couleurs.

Le premier mouvement de Thérésine fut de prendre cette fleur; mais elle s'arrêta en disant :

— Dépouiller les morts ! ce serait mal. Il doit être bien défendu de rien toucher ici. Les morts n'ont plus rien que ce peu dè fleurs qui croissent pour eux, et ils sont sans défense contre ceux qui voudraient les

leur ôter. C'est pourquoi elles doivent être sacrées. Pourtant, si je laisse là cette rose, le soleil la fera tomber; dans quelques heures il n'en restera plus rien, tandis qu'en la mettant tremper...

Thérésine, pendant qu'elle hésitait, avait laissé sa main tendue dans l'épaisseur du rosier; à cette seconde réflexion, elle regarda le nœud où la tige pourrait facilement se rompre.

Le vague bruissement de la solitude, le

souffle du vent qui faisait frémir les feuilles du rosier, les rayons d'un soleil embrasé qui se croisaient dans l'air bleu, plus que tout cela le parfum pénétrant de cette rose, lui donnaient une sorte d'ivresse...

Pourtant le pieux scrupule n'était pas sorti de son esprit. Elle se dit de nouveau que Dieu défendait de dépouiller les morts, et elle allait se retirer. Mais à cet instant la branche flexible, par un mouvement plein de lenteur et de grâce, se courba d'elle-même et s'abaissa doucement jusqu'à ce qu'elle fût dans la main de la jeune fille.

Un léger tressaillement et un sourire exprimèrent la surprise de Thérésine, qui cueillit la rose et l'emporta.



CHAPITRE DEUXIÈME

II

Il y avait trois jours que ceci s'était passé.

Thérésine, pendant ce temps, avait vaqué, sans aucune préoccupation particulière, à ses travaux et à ses plaisirs journaliers.

Le soir, la jeune fille venait de se mettre au lit. Onze heures étaient sonnées. Il régnait dans l'air ce silence inhérent aux nuits de la campagne. La lune donnait en plein dans la chambre.

Malgré le charme presque toujours répandu dans la chambre d'une belle jeune fille, il y avait dans celle-ci une certaine empreinte de mélancolie.

Le papier bleu des murailles jetait un reflet qui pâlissait la lueur argentée de la

lune ; la perspective au dehors était bornée par la montée de Sainte-Catherine ; le séculaire donjon remplissait la fenêtre, en laissant seulement un angle ouvert sur le ciel profond.

Le lit, blanc, occupait le fond de la chambre; en face était la croisée, et à côté la petite commode de noyer, qui formait tout l'ameublement de la pièce.

Ce meuble contenait tout ce que possédait Thérésine. Le marbre supportait les

coffrets de paille, les figurines de porcelaine et autres objets de luxe dont on lui avait fait présent. Ils étaient surmontés par le miroir suspendu à la muraille.

La jeune fille entretenait le plus grand ordre dans ces ornements de sa chambre, et y jetait souvent un coup d'œil avant de s'endormir.

Ce soir-là, elle remarqua que la rose apportée du cimetière était flétrie.

Elle l'avait placée au milieu de la com-

mode, dans un vase d'émail au long col, et dont le bleu vif était relevé de dessins rouges et de lames d'or.

Cette fleur avait eu le sort commun. Le premier jour, la chambre était remplie du délicieux parfum qu'épanchait sa corolle, et dont Thérésine, en entrant, avait été saisie; le lendemain, les pétales retombaient languissamment, et la coupe de senteur était tarie. Ce soir-là, la rose, sèche, décolorée, était entièrement méconnaissable.

— J'ai oublié de jeter cette fleur, dit la

jeune fille en la regardant; elle dépare mon vase, mais elle a bien duré; voilà trois jours qu'elle est là... A propos, voilà la troisième soirée que je n'entends plus Étienne jouer de l'orgue sur la hauteur. Il n'ose peut-être plus venir, ou peut-être est-il parti de Chevreuse...

Elle jeta encore un coup d'œil sur la rose flétrie, qui dessinait sa forme noire et grêle dans la pâle lueur de la lune, et elle s'endormit.

Le lendemain, à quatre heures, lorsqu'elle

ouvrit les yeux, elle se souleva et s'accouda sur l'oreiller.

L'aspect de sa petite chambre semblait changé, avec le retour de la lumière. Ce n'était plus la morne clarté des nuits qui régnait dans l'intérieur, mais les beaux rayons du matin.

Et dans cette lueur nouvelle, radieuse, étincelante, Thérèse vit la rose du cimetière aussi jeune, aussi fraîche, aussi brillante que jamais.

Son premier mouvement fut de se jeter en bas du lit pour aller la regarder de plus près. Mais la réflexion l'arrêta, en la faisant frissonner de crainte, et elle retomba assise sur le bord de sa couche.

Il fallait que quelqu'un fût entré la nuit dans sa chambre pour changer cette fleur. Cependant, on ne pouvait entrer dans cette chambre qu'en traversant celle de sa mère, et, de l'autre côté, la fenêtre était intacte.

La rose s'était donc transformée d'elle-

même. D'ailleurs on n'eût pu en trouver une autre absolument semblable. Elle était encore là, sans boutons alentour, portant ses deux grandes feuilles vertes, et surtout montrant encore ce pétale presque noir, cette trace de deuil au sein de sa corolle.

A cette dernière pensée, l'impression d'étonnement et de terreur qui avait saisi Thérésine devint plus profonde. La jeune fille demi-nue, les mains croisées sur sa poitrine, sentait le sang refluer à son cœur; tout son corps pâlissait à la fois, et elle

resssmblait, ainsi posée, à une statue d'albâtre.

Au bout de quelques minutes, pourtant, cette émotion d'enfant se dissipa. Elle regarda la rose avec plus de plaisir que d'effroi, s'habilla et se disposa à descendre.

Mais, en même temps, elle se promit bien de garder le silence sur ce qui s'était passé; car la vérité se trouvait incroyable; elle se serait vue accusée de créer un récit mensonger

Cependant, ce secret plein d'étonnement qui habitait en elle commença à donner à la jeune fille une préoccupation inaccoutumée, et semblable à de la tristesse.

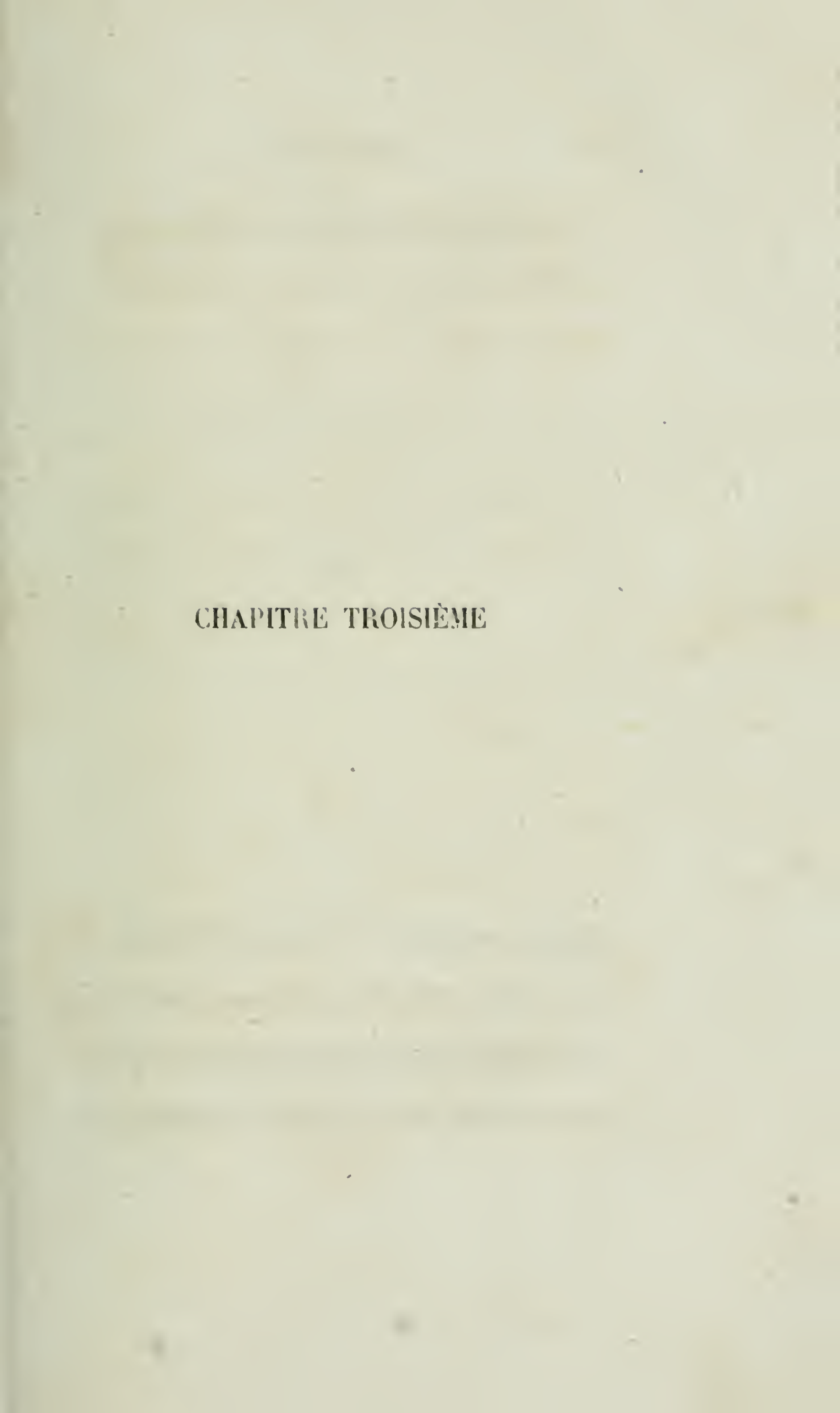
Quand la rose eut vécu le temps que lui mesure la nature, et se fut flétrie, Thérésine voulut la faire disparaître.

Comme on ne doit jeter que dans le feu un objet consacré, elle fit le soir un peu de flamme dans sa cheminée, et y laissa tomber la fleur, qui se consuma comme une

paille sèche, à laquelle elle était devenue semblable.

Ensuite, la jeune fille fit sa prière et se mit au lit.

Mais le lendemain, la surprise, l'effroi de la pauvre enfant redoublèrent. Malgré la destruction opérée, la rose était revenue briller dans son vase aussi fraîche que jamais.



CHAPITRE TROISIÈME

III

Thérésine croyant se tromper, passait sans cesse la main sur ses yeux; mais elle revoyait toujours devant elle, renaissant de ses cendres comme de ses débris, cette

fleur fantastique, obstinée à ne pas la quitter.

Elle n'était pas retournée au cimetière depuis le jour où elle en avait dépouillé le rosier. Ce matin-là, elle voulut y aller pour savoir sur quelle tombe elle avait fait ce larcin, dont les suites étaient si étranges.

Émue, affaiblie, marchant avec peine, elle se dirigea directement dans le fond du champ funèbre.

Aucune fleur n'avait remplacé celle cueil-

lie par Thérésine sur l'arbre du tombeau.

Nous avons dit que la pierre tumulaire était couverte de ronces poudreuses. La jeune fille s'agenouilla devant cette fosse, et resta longtemps repliée sur elle-même, les mains jointes et pendantes, le regard fixe et pénétrant, comme s'il eût espéré plonger dans les profondeurs de la terre pour savoir qui l'habitait.

Ensuite elle se baissa et écarta les ronces de ses mains.

Alors elle lut sur la pierre cette date : *Vingt-deux juillet*... rien ne se trouvait à la suite.

Étonnée de voir cette place vide, ce silence qui régnait sur une tombe de village, elle redoubla d'efforts à écarter les épines, pour découvrir quelques caractères.

En ce moment une voix dit derrière elle :

— Vous ne trouverez point de nom... personne ne le savait.

Thérésine tressaillit et se releva pâle et tremblante.

— Ah ! que vous m'avez fait peur ! s'écria-t-elle en voyant près d'elle Étienne, le joueur d'orgue.

— Peur ! mademoiselle Thérésine ! c'est bien malheureux pour moi, répondit-il. Je vous disais seulement qu'on n'a pu mettre aucune inscription sur cette tombe, parce que c'est celle du jeune monsieur qui a péri ici le vingt-deux juillet... voilà un an

passé... et dont on ne savait ni le nom, ni l'âge, ni le lieu de naissance.

— Vous les connaissez, vous? dit-elle en regardant fixement Étienne.

— Oui, mais pensant que ses parents voudraient peut-être laisser ignorer sa fin malheureuse, j'ai dû me taire.

— Mais... à moi... vous voulez bien me les dire?

— A vous, je dirai tout ce qu'il vous plaira de me demander, comme j'obéirai à toutes vos volontés.

— D'abord, sortons d'ici, dit la jeune fille oppressée. Vous m'accompagnerez pour rentrer à la maison.

Ils laissèrent la place de l'église et le village, et prirent la route de la campagne qui passait sous la colline boisée pour arriver à l'habitation de la famille Deschamps.

— Eh bien! dit Thérésine dès qu'ils furent en chemin, comment s'appelait ce monsieur étranger?

— Jules de Croissy, un beau jeune homme, riche et de bonne maison. Il habitait avec sa famille le château de Belfond... Belfond, sur la route d'Alençon... tout le monde connaît ça?

— Et vous l'y avez vu?

— J'ai été plusieurs fois de ces côtés-là...

A mon dernier voyage, je jouais souvent dans la cour du château... Le valet de chambre de M. Jules m'avait pris en amitié, et il me faisait entrer pour boire avec lui chez le conci rge.

» Je voyais souvent aller et venir M. Jules, qui aimait beaucoup à monter à cheval... Un jour, le valet de chambre me dit en indiquant son jeune maître : — Vous le voyez bien : il a d'excellents parents, de l'argent à flots pour se passer toutes ses fantaisies, et tout l'avenir devant lui pour jouir de cette vie... Eh bien ! il n'est pas heureux ! Je m'étonnais : — C'est qu'il va

épouser une de ses cousines, qui est jeune, belle, riche comme lui, ajouta le domestique. Je comprenais moins encore. — Et qui l'aime éperdûment ! continua le valet de chambre. Je ne comprenais plus du tout.

» Mais le domestique dit encore : — Il paraît que notre jeune maître n'aime pas les veuves... D'abord il a des idées à lui, qu'il a prises dans une éducation religieuse... peut-être trop religieuses pour un homme... Tant il y a, qu'il est sombre, triste, depuis qu'on parle de ce malheureux mariage... qu'il n'ose pourtant pas rompre, dans la

crainte de désoler ses parents... Mais il fuit tant qu'il peut sa belle fiancée... Il s'enferme dans sa chambre... il parle seul, et je l'entends dire : — Elle m'aime!... oui, c'est cela... Un cœur usé par une première passion... des phrases de tendresse répétées par cœur... Un amour qui a déjà servi à un autre!... Oh! une jeune fille qui n'eût été qu'à moi seul... quel trésor de bonheur! L'amour doit éclore du cœur pour être lui-même! Et on ose donner ce nom à l'insignifiante répétition d'un sentiment passé! Oh! je suis bien malheureux!

» Et il se monte tellement la tête là-dessus,

continuait le valet de chambre, que par instants je crains de le voir devenir fou.

» Thérésine et le joueur d'orgue avançaient lentement dans le sentier de la campagne, qui venait de les conduire au pied de la hauteur escarpée de Sainte-Catherine. La jeune fille écoutait en silence, et Étienne continuait :

— Huit jours après, tout au plus, je vis venir de grandes files d'équipages au château. C'était pour le mariage de M. Jules de

Croissy. Je restai à jouer près de la grille, parce que le monde réuni là me faisait gagner un peu d'argent, et que de plus je voulais voir passer la noce.

» Vers quatre heures, nous vîmes un mouvement extraordinaire dans les salles basses : c'était le moment où on devait partir pour l'église ; mais au lieu d'un empressement joyeux, ceux qui allaient et venaient au hasard, portaient un air d'agitation et d'inquiétude extrême.

» Nous entendîmes dire que le futur venait

de s'éloigner sans qu'on sût où il était, et sans qu'on pût rien comprendre à son absence dans un pareil moment.

» Me joignant à ceux qui cherchaient partout M. Jules, j'entrai dans l'intérieur du château, et je me trouvai, je ne sais comment, dans l'antichambre du grand salon, où la mariée était seule en ce moment; car personne n'osait lui dire ce qui venait d'arriver.

» Ce fut là õù je vis, à travers l'ouverture

d'une portière, cette dame veuve que M. Jules devait épouser.

» Il y avait quelque chose de si étrange à voir cette dame en grande toilette de noce et toute seule, perdue dans cette vaste pièce, que je ne l'oublierai jamais! C'était une belle blonde, un peu forte de taille, à l'air un peu fier... Debout devant une grande glace, elle avait détaché le turban qui formait sa coiffure, et le replaçait à l'air de son visage... Puis, elle alla s'accouder sur la cheminée, son bouquet et son éventail à la main; et là, elle regardait encore la glace... puis tour à tour la pendule et la porte d'entrée.

— Pauvre dame! dit Thérésine, quelle douleur elle a dû avoir!

— Dites donc quel dépit, quelle colère!... car tout d'un coup on s'aperçut que *Lucio*, le cheval favori de M. Jules, n'était plus à l'écurie... Ainsi ce n'était plus de la part du prétendu une absence momentanée, c'était un départ, une fuite!... Et le malheureux jeune homme ne devait jamais en revenir!...

— Dieu l'a puni, sans doute, d'avoir causé le désespoir de sa famille.

— Oh! ne le blâmez pas, mademoiselle Thérésine, quand je me rappelle cette dame qu'il a quittée parce qu'il rêvait l'amour d'une pure et belle jeune fille... semblable à vous, par exemple... il me semble que j'aurais fait comme lui! »

Thérésine, accablée de chaleur, s'assit sur une pierre à l'ombre; Etienne prit place sur le gazon.

Au-dessus de leurs têtes, sur la hauteur d'un talus escarpé, se dressait l'antique

forteresse, aux énormes tours à demi-revêtues d'une épaisse couche de lierre sombre. En face, parmi les façades des maisons de village, s'ouvrait la petite fenêtre de Thérésine.

— A propos, monsieur Etienne, dit la jeune fille après un moment de silence, voilà longtemps que je n'ai entendu votre orgue sur cette hauteur, pendant la nuit.

— Je ne sais, répondit le musicien du village. Je venais pourtant sur cette montée

regarder votre fenêtre... Mais, comme si mes cordes ou ma main eussent été glacées, il ne sortait plus de l'orgue aucun air.

— Mais, reprit Thérésine, qui avait vainement cherché à distraire le cours de ses pensées, comment M. Jules de Croissy s'est-il donc tué ici, l'année dernière? Je ne me souviens pas de l'avoir entendu dire.

— Oh! pour cela, répondit Etienne, tout le monde le sait, car il y avait des moisson-

neurs dans les champs quand l'événement est arrivé. M. Jules montait ici, à droite, par le sentier le plus raide, pour aller visiter ces ruines qui attirent tous les voyageurs. Le pied de son cheval a glissé, et il s'est trouvé démonté. Ailleurs, ce n'eût été qu'une chute de cheval; mais, de là-haut, il a roulé jusque sur cette roche, où son front est venu se briser.

— Dieu! celle où je suis assise! dit Thérésine en se levant avec effroi.

— Oh! ne craignez rien, dit Étienne; il a

passé ici assez de pluies et de rosées pour laver le sang!

— N'importe, dit-elle, je veux rentrer.

— Et moi, dit Etienne, je dois partir. En arrivant ici l'année passée, quelques jours après cette mort sinistre, j'ai reconnu *Lucio*, et j'ai appris de cette manière quel était l'étranger qu'on venait de porter au cimetière. Je me suis bien promis d'aller instruire ses parents du lieu où il avait péri, dès que j'aurai le courage de partir de Chevreuse !

Thérésine ne l'entendait pas et retournait chez elle plus tristement impressionnée que jamais.

Elle rentra, et, sans y avoir songé, elle se trouva dans sa chambre, avec la rose du cimetière, sa belle et douloureuse compagne.



CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Au bout de quelques instants, Thérésine, dans la sensation toujours plus pénible que lui causait la présence de cette rose auprès d'elle, vit surgir un moyen de s'en délivrer.

Elle venait d'entendre le pas retentissant et la voix haute de Michel Beaudoin, qui s'était arrêté devant la porte pour dire bonsoir à sa mère. Elle prit la rose et descendit en courant.

Puis, avec un visage vivement coloré, avec un regard et un accent animés qu'on ne lui avait jamais connus :

— Tenez, monsieur Michel, dit-elle à son prétendu. Vous me demandiez l'autre jour

une fleur de mon bouquet, je vous donne cette belle rose ; vous entendez bien, je vous la donne... gardez-la.

— Sans ma permission ? dit sa mère en souriant.

— Certainement, j'entends bien ! dit Michel en même temps. C'est justement demain fête : je porterai cette fleur à ma boutonnière... Oh ! il n'y a pas de mal, puisque notre mariage sera bientôt publié.

— Autrement je ne le permettrais pas, dit la mère Deschamps.

— Et moi donc! reprit Michel, est-ce que je voudrais compromettre mademoiselle Thérésine! Car on saura bientôt que cette rose vient d'elle... Dès que j'entre à la fête, tout le monde a les yeux sur moi... Ce ruban, qui le lui a donné? Cette fleur, de quel bouquet vient-elle? C'est de mademoiselle Thérésine? — Eh bien, oui!... mais dans quelques jours Thérésine sera ma femme.

— Oh! jeunesse, jeunesse! dit dame

Eloi, qui croit toujours ce qu'elle désire, et ne pense pas qu'entre aujourd'hui et demain il passe bien de l'eau à la rivière.

Malgré ce doute soulevé par la voisine aux funestes présages, tout le monde resta paisible dans ses espérances.

Thérésine dormit plus tranquillement la nuit suivante en se retrouvant seule dans sa chambre, et délivrée de tout sujet de triste rêverie.

Cependant, le lendemain, midi n'était pas sonné, lorsque la jeune fille, se trouvant au rez-de-chaussée de la maison, vit accourir Michel Baudoin.

Il regarda de tous côtés avant d'entrer ; mais le cultivateur et sa femme travaillant aux champs depuis le point du jour, leur fille était seule.

Alors Michel franchit le seuil et avança l'air tout effaré.

— Oh ! dit-il ; c'est qu'on m'a défendu de remettre le pied ici !... Seigneur Dieu ! vous ne savez pas ce qui arrive !... Depuis hier, l'enfer est dans la maison !

— Allons, dit Thérésine, mettez-vous l'esprit en repos, et parlez.

— Hier, en sortant d'ici, je m'étais empressé de mettre tremper la rose afin qu'elle fût encore toute fraîche pour la fête de ce soir... J'étais resté après cela un moment

dans ma chambre, lorsque tout à coup j'entendis un bruit terrible dans la cuisine... Je descends en courant... Mon père et le propriétaire du petit bien qu'on devait donner en mariage s'étaient pris de grande dispute pour ces malheureux cent écus de pot-de-vin qu'on n'avait pas fini de régler. Là-dessus, votre père étant arrivé, il a trouvé très mauvais qu'on marchandât tant pour une affaire d'où la main de sa fille dépendait. La colère l'a emporté. Et de cette sorte, pendant que mon père jurait contre le vendeur, le vôtre s'est mis à jurer contre lui. Quand ils ont eu tous les trois crié jusqu'à perdre la voix, ils ont pris les bancs pour

se les jeter à la tête... Alors je me suis en allé.

— Et puis ?

— Ah! je n'en sais pas davantage. Mais ce matin mon père m'a déclaré que tout mariage était rompu entre les Deschamps et nous, et m'a défendu de jamais vous revoir.

Michel prit son chapeau qu'il avait posé en entrant.

— Ainsi, mademoiselle Thérésine, je dois avant tout vous rendre cette fleur, ajouta-t-il en tirant la rose du fond de son chapeau Il faut qu'elle soit entre vos mains pour que vous ayez l'assurance que je ne vous compromettrai point en la portant ce soir à la fête.

Il la posa sur le banc où la jeune fille était assise.

Thérésine pâlit et laissa tomber sa tête

entre ses mains dans un accablement indicible.

Elle n'entendit plus rien, ni les consolations que Michel lui prodigua, croyant sa douleur causée par la rupture de leur mariage, ni les vœux qu'il lui adressa pour son bonheur à venir, et après lesquels il sortit.

Triste, anéantie, la jeune fille, assise sur le banc où était posée cette fleur funeste, appuya ses bras croisés sur une table qui

était devant elle et y pencha la tête pour ne plus rien voir.

Dans cette attitude, l'abattement que lui causait le retour de ses soucis étant augmenté par l'influence d'un air lourd et orageux, sa pensée s'engourdit dans un demi-sommeil.

Elle resta quelques moments ainsi. Mais toutefois, dans l'assoupissement où elle était plongée, elle distingua au fond de la rue le son de l'orgue d'Etienne, qui s'élevait

plus haut en approchant. Lorsque le musicien fut devant la porte, le son se tut subitement.

Un léger bruit de pas lui succéda, et ces pas pénétrèrent dans la salle où la jeune fille était penchée dans l'attitude du sommeil.

Thérésine fut saisie d'un vague espoir, et elle ne bougea point.

En effet, Étienne s'approcha doucement.

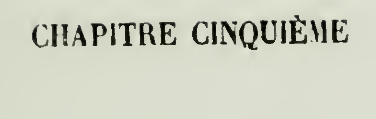
Il resta quelques minutes dans une immobilité qui indiquait une certaine hésitation en lui, puis Thérésine sentit sans le voir qu'il prenait la rose, et s'en allait heureux avec ce souvenir d'elle.

Cette fois, elle se crut délivrée.

Elle comprenait bien, malgré son innocence, qu'Étienne, en possession de cette fleur qui lui avait appartenu, ne s'en détacherait pas facilement.

A cet âge, la vie reprend si vite son cours

qu'au bout de deux jours à peine, la jeune villageoise avait à peu près oublié ses superstitieuses terreurs et ne retrouvait plus dans le souvenir qui lui en restait les mêmes impressions poignantes.



CHAPITRE CINQUIÈME

V

Les heures de ces deux journées avaient donc été fécondes pour la réparation des forces et la paix de l'âme, et, dans un moment d'oubli complet, Thérésine, tout en

montant l'escalier de sa chambre, recommençait à chanter. C'était moins pourtant un chant véritable qu'un léger roulement de notes incertaines dans lequel la gaîté insouciante s'essayait à renaître.

Ainsi la jeune fille entra chez elle le sourire dans les yeux et sur les lèvres.

Mais elle s'arrêta tout à coup dans un saisissement impossible à rendre.

La rose était dans son vase d'émail bleu au milieu de la commode.

La jeune fille la considéra quelques instants avec une stupeur mortelle.

Un billet était posé à côté. Elle se hâta de le prendre et de le lire :

« Mademoiselle Thérésine, écrivait Étienne, depuis que le malheur de la famille de Croissy m'est redevenu plus présent en vous en faisant le récit, je sens qu'il est de mon devoir d'instruire les parents de M. Jules du sort de leur fils et de les mettre à même de retrouver ce pauvre *Lucio*, qui

leur deviendra cher par le souvenir de celui qu'ils ont perdu.

» J'ai déjà trop tardé... il faut que je parte... Je vous rends donc cette rose que j'avais dérobée pendant votre sommeil... Tant qu'elle serait avec moi, je n'aurais pas le courage de m'éloigner d'ici... quand elle se flétrirait, je la garderais encore! et je ne partirais pas! Je la remets chez vous. Je n'ose, en vous la rendant, y joindre un adieu! Toute la douleur de cet adieu est pour moi, et je n'ai pas le droit de vous occuper de ce qui me touche. »

Thérésine laissa tomber le papier et resta longtemps la tête penchée sur sa poitrine à réfléchir sur sa situation.

Elle s'avoua qu'après avoir commis une sorte de sacrilége, il était plus mal encore de chercher à en éloigner d'elle le souvenir ; qu'il n'y avait qu'un seul usage convenable à faire de cette rose, c'était de la reporter sur la tombe qu'elle en avait dépouillée.

Elle ne prit cette résolution qu'après bien

des hésitations; elle éprouvait un effroi invincible à la pensée de se retrouver devant la fosse de cet inconnu, qui, du sein de la terre, agissait si impérieusement sur elle.

Au milieu du jour elle n'osait traverser le village en emportant cette fleur, comme si tout le monde eût pu juger du mystère que renfermait une action si simple.

Elle attendit donc le soir et l'heure assez avancée où la veillée, qui se prolonge tard

à la campagne, retient tous les habitants réunis dans leurs cercles habituels.

A cette heure-là, elle sortit, marcha rapidement et fut bientôt dans le champ funèbre.

La jeune villageoise, qui ne l'avait jamais traversé dans la nuit, y éprouvait autant d'invincible terreur qu'elle y avait autrefois trouvé d'attraits, elle avançait avec peine, et tremblait à chaque pas.

L'obscurité était plus profonde, plus triste dans cet enclos, parce que l'ombre portée de l'église le couvrait à moitié d'une teinte de ténèbres non interrompue.

Au-delà, les rayons d'étoiles, le peu de clartés de l'espace qui traversaient les massifs, changeaient l'aspect des objets par le vague des formes qui les dessinaient.

Des arbustes, qui se détachaient en teintes noires sur la transparence de l'air, étaient

balancés par le vent; ils passaient sur les pierres tumulaires, et ressemblaient à des ombres errantes sur les tombeaux.

Le silence morne du lieu avait une impression pénible; et si le souffle nocturne faisait frémir les branchages, leur murmure semblait une voix de l'autre monde.

Thérésine se sentait à toute minute plus brisée d'effroi. L'aspect de ces pierres sépulcrales autour desquelles elle avait sou-

vent erré avec douceur, la pensée des morts qu'elle aimait autrefois, parce que leur fête ramenait celle de sa naissance, la pénétraient d'une indicible souffrance !

Elle posait avec terreur le pied sur ce sol rempli d'ossements ; le moindre frôlement d'aile d'un oiseau dans les branches, la faisait frissonner ; si sa robe effleurait en passant l'angle d'une tombe, elle tressaillait et croisait les mains sur son cœur qui battait à se briser.

Quoique cette nuit d'été fût encore brû-

lante, la jeune fille, à mesure qu'elle avançait, sentait une certaine fraîcheur inconnue se répandre dans ses veines; et, lorsqu'elle approcha de la tombe vers laquelle elle se rendait, elle était saisie de froid.

Cette tombe de l'étranger, cette tombe sans nom, et depuis un an abandonnée, elle la distingua facilement dans l'ombre.

Elle se prosterna, et déposa la rose sur la pierre, au-dessous de la date de mort. à

cette place vide, dont peu de temps auparavant elle avait éloigné les ronces.

Pendant quelques instants, elle n'eût pas la force de se relever, ce qu'elle savait de celui qui reposait là, revenait à sa pensée...

Il lui semblait que ce mort jaloux, se rappelant sans cesse à elle par la présence de cette rose, et éloignant tous les autres, avait voulu l'unir invinciblement à lui.

En ce moment même, elle se sentait, par

le froid et la pesanteur de tout son être, comme fixée au sol. Une volonté de l'autre monde semblait la lier, l'enchaîner à cette place... peut-être l'attirer dans le sein de la tombe !

Possédée de ces pensées, Thérésine, pâle, glacée, frémissante, avait toutes les forces du corps brisées, anéanties, et l'esprit égaré de terreur.

Peu à peu cependant, elle se releva, et fit

un pas dans le sentier par lequel elle devait s'éloigner...

Alors, elle se sentit retenue à la tombe...

Une épine de ronce seulement s'était attachée à sa robe... mais dans le sombre vertige où son esprit était plongé, cette force mystérieuse, c'était la mort qui l'arrêtait.

Elle jeta un cri profond et tomba sans connaissance... Le sol était semé de tom-

bes... sa tête alla heurter l'angle d'une pierre... et avec le sang, sa vie s'écoula.

La tombe de Thérésine fut creusée près de celle du mort qui l'avait appelée.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

—

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau Imp. de E. Jacquin.